

FD

2376

N2

C3

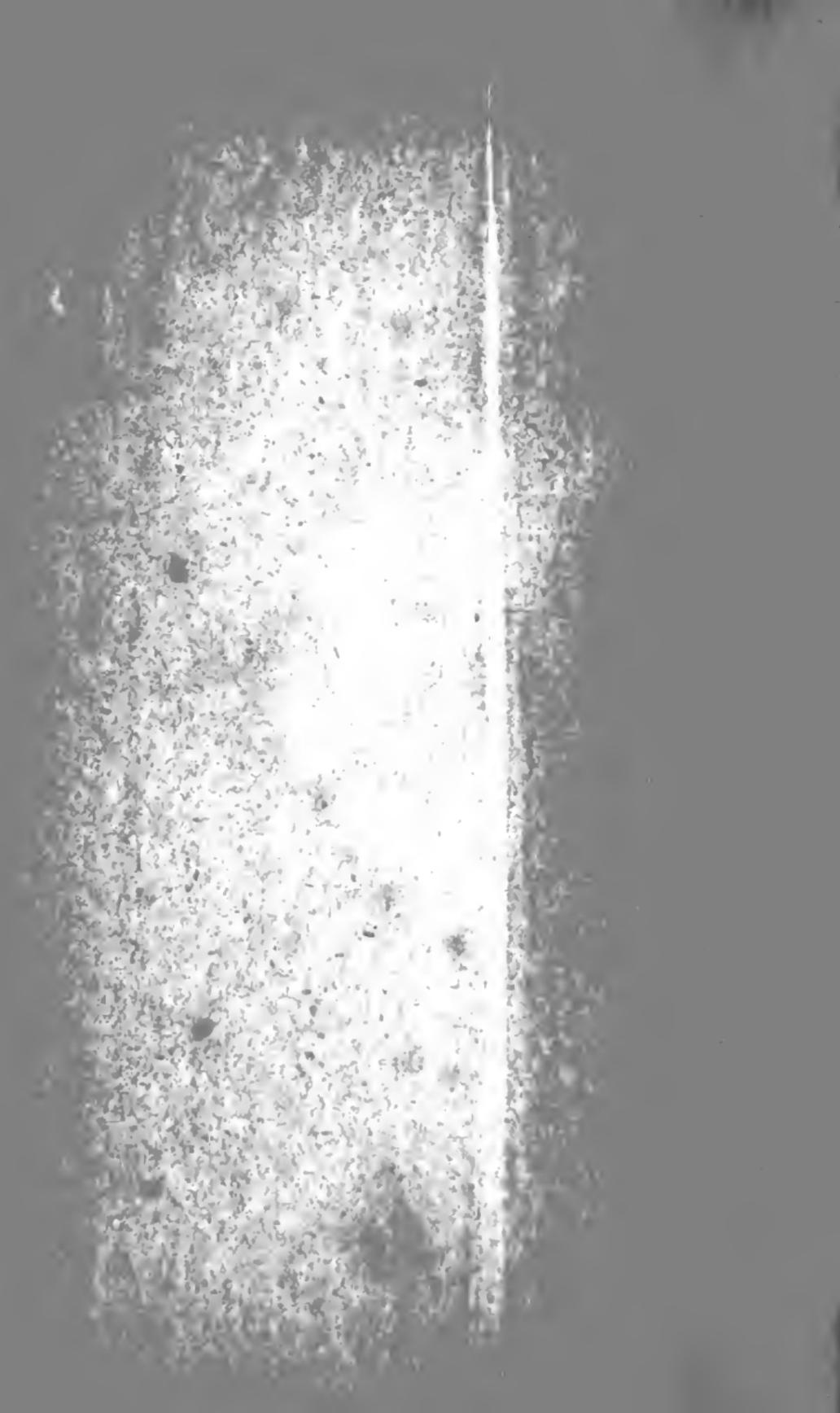
1852

SMRE

[Un des tout premiers recueils de Nadaud]

- Sérénade p. 2-24 (d'ore)
- "Le Pharisien" p. 26-27+115
(can de l'œuvre de l'œuvre)
- "Voyage en Écarne" (Can
Cabet) p. 103 + 115
- Les danseuses du Bal Mabille p. 99-102
- Chauvin est le personnage
d'une pièce de théâtre "tricolore"
D'où le sens de parisien

pro. p. 115
frag. de
feuille morte
C.R.E.



RECUEIL.

DE

CHANSONS

Imprimerie de PULLET FILS AÎNÉ, rue des Gr.-Augustins, .

RECUEIL
DE
CHANSONS

PAR G. NADAUD

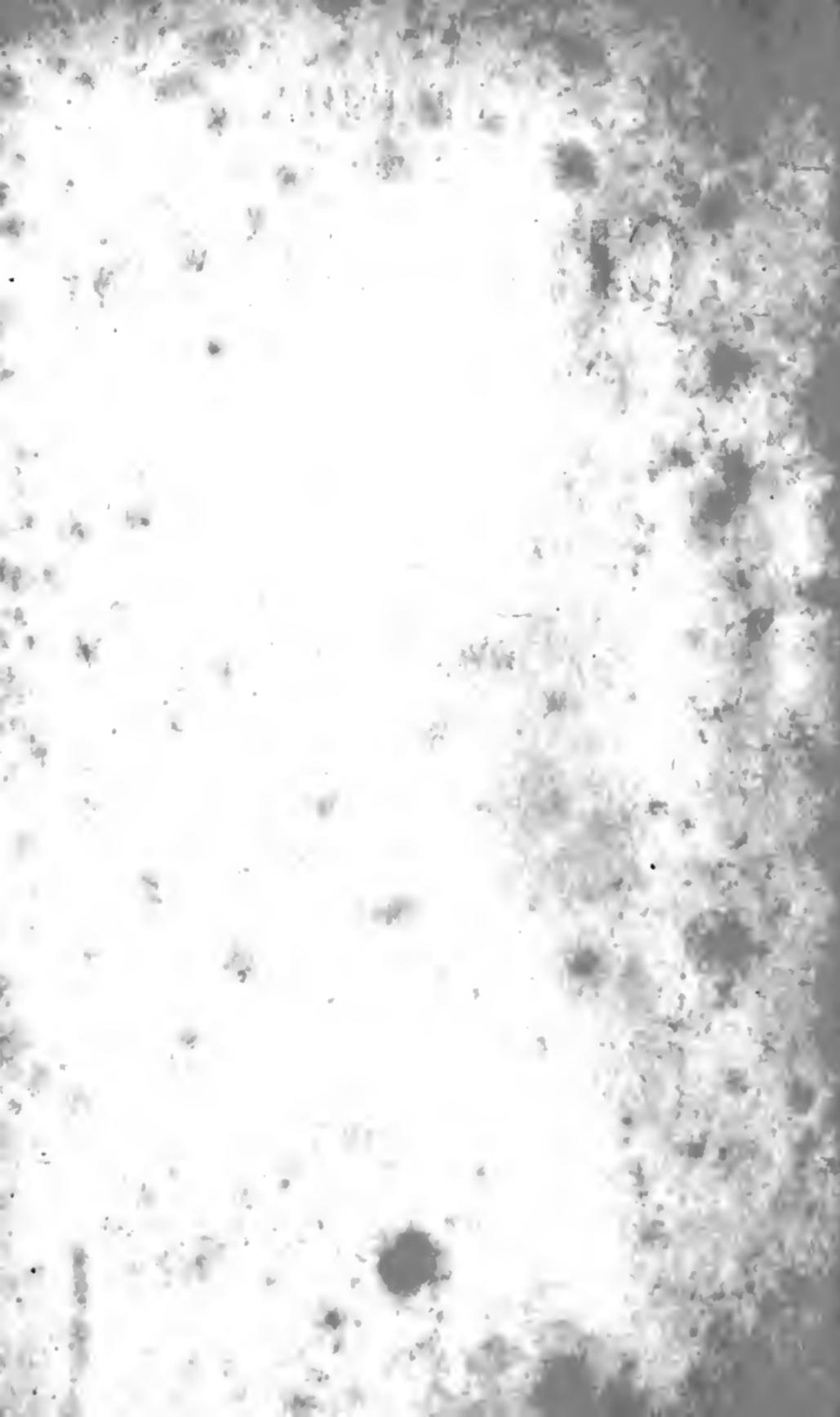
DEUXIÈME ÉDITION



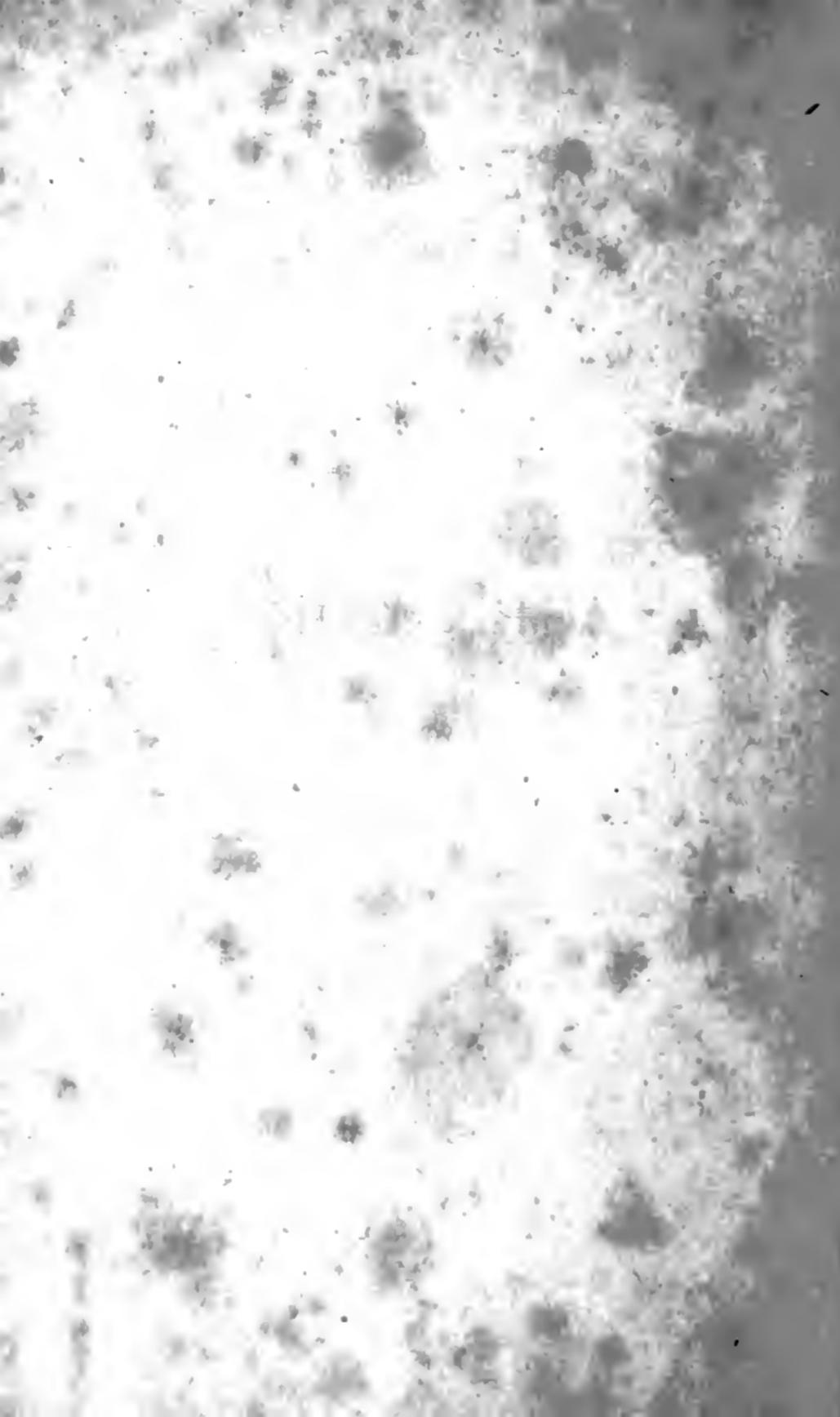
PARIS

Chez L. VIEILLOT, éditeur, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

—
1852



A MES AMIS.



RECUEIL
DE CHANSONS.

AVANT-PROPOS.

A mes amis, mes chansonnettes :
Ils en sont pères à moitié ;
C'est pour eux que je les ai faites ;
Je les dédie à l'amitié.
Mais, lecteur, si mon pauvre livre
Ne tient pas ce qu'ils ont promis ,
Les coupables, je vous les livre :
Prenez-vous-en à mes amis.

Si je ris de tous les systèmes,
C'est qu'il faut rire un peu de tout
La sottise est dans les extrêmes;
Vous me direz qu'elle est partout.
Socialistes trop crédules,
Trop incrédules endormis,
Si je vous trouve ridicules,
Prenez-vous-en à mes amis.

Ma Muse a des façons galantes
Qui des prudes feraient l'effroi;
Pardonnez-moi, femmes élémentes,
Pauvres maris, pardonnez-moi.
Et si quelquefois la coquette,
Un peu plus bas qu'il n'est permis,
Laisse tomber sa collerette...
Prenez-vous-en à mes amis.

VIEILLE HISTOIRE.

AIR : *A l'instant même tu peux.*

Mes enfants, au coin du feu
Quand chacun de nous se presse,
Laissez-moi penser un peu
Au vieux temps de ma jeunesse ;
Laissez-moi rêver toujours
Au souvenir séculaire,
Qui berça mes premiers jours...
— Vieille histoire, ma grand'mère

Si vous saviez, mes enfants,
Comme alors nous étions belles,
Avec nos flots de rubans,
Avec nos fines dentelles !
C'était le temps des amours ;
Les hommes cherchaient à plaire ;
Les femmes plaisaient toujours...
— Vieille histoire, ma grand'mère.

Loin de nos salons, alors,
On laissait la politique ;
Point de pianos discords,
Et point de thé britannique ;
Mais un compliment bien dit,
Une épigramme légère,
De la grâce et de l'esprit...
— Vieille histoire, ma grand'mère.

Alors nous avions, enfants,
Des écrivains de génie ;
Ils étaient beaucoup plus grands
Avec plus de modestie ;
Ils avaient moins de procès ;
Ils apprenaient la grammaire ;
Ils écrivaient en français...
— Vieille histoire, ma grand'mère.

Mes enfants, si vous saviez !
Nous avions toutes les gloires,
Les poétiques lauriers,
Et la palme des victoires :
Tout s'inclinait devant nous,
Et les peuples de la terre
Nous admiraient à genoux...
— Vieille histoire, ma grand'mère.

UN BANQUET.

Air : *Des Cancans.*

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui nous manquait ;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet !

La banque socialiste,
De tous les côtés, craquait ;
Et, pour compléter sa liste,
Le principal lui manquait...

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui lui manquait ;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet !

On court, on crie, on s'agite,
On met de l'huile au quinquet ;
On fait rouler la marmite,
La broche et le tourniquet...

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui nous manquait ;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet !

Déjà la gaité se gagne,
On prend un tour plus coquet ;
On fait frapper le champagne,
Et réchauffer le tokai...

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui nous manquait ;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet !

Comme on boit à la patrie!..
Le vin ouvre le caquet :
Un montagnard en furie
Veut boire dans un baquet!..

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui lui manquait ;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet !

Dans une chanson à boire
S'égare un vieux perroquet ;
Un singe fait de l'histoire,
D'après Dumas et Maquet...

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui leur manquait ;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet !

On tape le ministère ;
Chacun lui fait son paquet :
Richelieu n'est qu'un macaire,
Et Sully qu'un paltoquet!...

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui leur manquait ;
Un banquet,

Un banquet,
Vive, vive Bilboquet!

L'un prêche les alliances ;
L'autre tire le briquet ;
L'un tombe sur les finances,
Et l'autre, sur... le parquet!

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui lui manquait ,
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet!

Une dame se hasarde,
Timide, sous son bouquet ;
Elle parle... prenez garde!...
Non... ce n'est que le hoquet...

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui lui manquait ;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet!

Les uns restent sous la table,
D'autres cherchent un bosquet ;

Le seul resté raisonnable
Va chez Madelon Friquet...

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui lui manquait ;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet!

A ses amours, à la gloire,
Chez nos aïeux, on trinquait ;
Sans discourir sur l'histoire,
On ne savait pas ce qu'est...

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui leur manquait ;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet!

L'INVALIDE.

AIR : *T'en souviens-tu?*

Noble soldat mutilé par la gloire,
Dernier débris d'un temple dévasté,
Tes ennemis, surpris de leur victoire,
Restent tremblants devant ta pauvreté.
Cent coups gagnés sur vingt champs de bataille
T'ont fait pourtant un assez beau trésor ;
Comme un drapeau criblé par la mitraille,
Pauvre invalide, ils te craignent encor !

Ils t'ont connu dans leurs cités parjures,
Et chacun d'eux contemple avec effroi
Ce vieil habit, et ces larges blessures
Qu'ils t'envoyaient, en fuyant devant toi.
Des rois honteux et des palais serviles
Ton pied vainqueur brisait les trônes d'or...
Un bâton seul soutient tes pas débiles...
Pauvre invalide, ils te craignent encor.

Es-tu de ceux qu'une avalanche immense
Sur l'Italie a jetés triomphants?
De l'Allemagne abaissant la distance,
As-tu du Nord réveillé les enfants?
Es-tu de ceux que virent apparaître,
En leurs déserts, l'Oural ou le Thabor?
Soldat, tu fus de tous ceux-là peut-être...
Pauvre invalide, ils te craignent encor.

Ravis enfin à leur lente agonie,
Tu soulevais les peuples aux combats.
Tu leur portais la gloire et le génie,
Et tu semais la France sous tes pas.
Partout, alors, de leur sainte cohorte
Ton bras guidait le généreux essor;
Ton bras s'étend... mais un boulet l'emporte...
Pauvre invalide, ils te craignent encor.

L'heure a sonné, sens tressaillir la terre!
La liberté parle à ses nourrissons;
Ton sang, versé sur la rive étrangère,
A fécondé d'immortelles moissons.
Entends, entends l'hymne de délivrance :
Un nom s'élève en un sublime accord,
Un nom sacré : c'est celui de la France!
Pauvre invalide, ils t'appellent encor!

LES REINES DE MABILLE *.

Air connu.

Pomaré, Maria,
Mogador et Clara,
A mes yeux enchantés
Apparaissez, chastes divinités!

C'est samedi ; dans le jardin Mabille,
Vous vous livrez à vos joyeux ébats ;
C'est là qu'on trouve une gaîté tranquille,
Et des vertus qui ne se donnent pas.

Le Cerbère crêpu
M'a déjà reconnu,

* Je réclame l'indulgence du lecteur pour les incorrections et les négligences dont fourmille cette chanson. Volontiers, je ne l'eusse pas publiée ; mais comme elle est devenue populaire avec tous ses défauts, je n'ai pas cru pouvoir me dispenser de lui donner une place dans ce recueil.

Et l'orchestre... bravo!
Est dirigé par monsieur Pilaudo.

Voyez, là-bas, le sémillant Mercure,
Et ses fuseaux qui tricotent gratis,
Représentant le Dieu qui nous récreur,
Et la maison G*** père et fils.

Dans un quadrille à part,
Voici le grand Chicard,
Avec grâce étalant
Un pantalon, qui, dimanche, était blanc.

Ton noble front, ô grand roi de l'époque !
Porte le seeau de l'immortalité ;
Mais, avec toi, ton ignoble défroque
Veut-elle aller à la postérité ?

Dans ton rapide essor,
Je te suis, Mogador ;
Partage mon destin,
Fille des cieus... et du quartier Latin.

En te faisant si belle d'élégance,
Ton père eût dû songer, en même temps,
A te doter d'un contrat d'assurance
Contre la grêle... et d'autres accidents.

Maria, passe l'eau,

Laisse-là ton Prado :

Prodiges superflus!

L'étudiant, hélas! ne donne plus.

Que j'aime, autour de ta prunelle noire,

Ce cercle bleu tracé par le bonheur ;

Liste d'azur qui garde la mémoire

Des amoureux effacés de ton cœur!

O grande Pomaré,

A ton nom révééré,

Ton peuple transporté

S'est incliné devant ta majesté.

Ah! cambre-toi, ma superbe sultane,

Et sous les plis, que tu sais ramener,

Fais ressortir ce vigoureux organe

Que la pudeur me défend de nommer.

De ton humble sujet,

Accepte ce bouquet

Plus frais que tes appas,

Et parfumé... comme tu ne l'es pas.

Je t'aimais mieux, lorsque, modeste et bonne,

O Rosita, tu faisais cent heureux ;

Ta tête alors n'avait pas de couronne,

Mais elle avait encore des cheveux.

O charmante Clara,
Professeur de Polka,
J'aime mieux les ébats,
Et les leçons que tu n'affiches pas.

Depuis dix ans, comment, sur cette foule,
As-tu gardé ce prestige enchanteur?...
C'est que, toujours, ta fontaine qui coule,
De tes attraits entretient la fraîcheur.

Coule, coule toujours,
Fontaine des amours :
Qui sait si, quelque jour,
Je n'irai pas y puiser à mon tour?...

Oui, tu vivras autant que la Chaumière,
Oui, sur l'airain ton nom se gravera.
On a bien fait la fontaine Molière ;
Je te promets la fontaine Clara.

En voyant ces beaux yeux,
Ce sourire amoureux,
Et cette gorge-là...
Qui ne dirait : la reine, la voilà... ?

Ah! que ne puis-je, en une folle orgie,
Réunissant vos quatre majestés,
Vous décerner, comme à l'Académie,

Des prix Montyon de toutes qualites...

Pomaré, Maria,
Mogador et Clara,
Quel superbe festin

Je païrai, quand..., il n'en coûtera rien...!

VOLUPTÉ !



AIR : *False de Giselle.*

Plaisir suprême, adorable magie,
Prêtez un charme à mes tendres accents ;
Venez, venez, près de mon Emilie,
Remplir mon cœur et réveiller mes sens.

Loin les soucis!... arrière la contrainte !
Epanchez-vous, torrents des voluptés :
Et sur nos cœurs unis dans cette étreinte,
Versez, versez vos trésors enchantés.

Vins généreux, enivrante ambrosie,
Sous vos rubis que naissent les plaisirs !
Et de la coupe, où ma raison s'oublie,
Faites couler le trouble et les désirs...

O ma sultane, ô ma belle maîtresse.
De ton amant partage les transports :

Viens sur mon cœur, ivre de mon ivresse ;
Viens dans mes bras riches de tes trésors.

De tes cheveux, aussi noirs que l'ébène,
Laisse tomber les flots au gré des vents ;
Ah ! laisse-moi vivre de ton haleine,
Voir par tes yeux et sentir par tes sens !

Lèvres de rose, épaule ravissante,
Confiez-moi tous vos enchantements ;
Marbre sensible et neige éblouissante,
Dérobez-vous sous mes embrassements.

Presse ton cœur sur mon cœur qui s'agite ;
Ta main tremblante en ma tremblante main ;
Et que le cri de mon sein qui palpité,
Trouve un écho palpitant dans ton sein.

Ah ! qu'il est beau, ma superbe bacchante,
De voir tes yeux rayonner de plaisir,
Et ton corps souple et ta gorge mouvante
Sous mes baisers trembler et défaillir !...

Divine extase !... ô volupté !... je t'aime !..
Durez, durez, délice solennel !
Ah ! puissions-nous, dans ce moment suprême,
Nous endormir du sommeil éternel !...

NOUS SOMMES GRIS.



Il existe sur la terre
Plus d'un étrange animal,
Qui prétend que tout va mal;
Laissons dire, laissons faire,
Nous pensons tout le contraire. .

Nous sommes gris,
Mes amis:
Tout marche bien en ce bas monde;
Le ciel est bleu, la terre est ronde,
Nous sommes gris!

Selon leur humeur chagrine,
Il faudrait changer, vraiment,
Tout... jusqu'au gouvernement!..
S'ils connaissaient sa cuisine,
Ils chanteraient, j'imagine...

Nous sommes gris,
Mes amis; .
Tout marche bien en ce bas monde;

Le ciel est bleu, la terre est ronde :
Nous sommes gris !

Ils vont se mettre en campagne,
Pour conquérir le Maroc...
N'avons-nous pas le Médoc,
La Bourgogne, la Champagne,
Et les châteaux en Espagne... ?

Nous sommes gris,
Mes amis ;
Tout marche bien en ce bas monde,
Le ciel est bleu, la terre est ronde,
Nous sommes gris !

Quoi qu'on dise et qu'on répète,
La vertu règne partout...
Chez les avoués surtout !
La chambre entière est honnête,
Et le siècle n'est pas bête...

Nous sommes gris,
Mes amis ;
Tout marche bien en ce bas monde,
Le ciel est bleu, la terre est ronde,
Nous sommes gris !

La jeunesse est économe .

Les vieillards sont généreux ,
Et les maris amoureux...
Même un jésuite est un homme...
Nous irons le dire à Rome!..

Nous sommes gris ,
 Mes amis ;
Tout marche bien en ce bas monde ,
Le ciel est bleu, la terre est ronde ,
 Nous sommes gris!

Les femmes, qu'on dit cruelles ,
Pour nous n'ont plus de rigueurs ,
Et sollicitent nos cœurs...
Nous les voyons toutes belles ,
Et nous les croyons fidèles....

Nous sommes gris ,
 Mes amis ;
Tout marche bien dans ce bas monde ,
Le ciel est bleu, la terre est ronde ,
 Nous sommes gris!

Notre ventre est une cave ;
Dites-nous des vers nouveaux ,
Nous les trouverons fort beaux!...
Fût-ce du turc, du burgrave ,
Ou des chansons de Gustave...

Nous sommes gris,
Mes amis;
Tout marche bien en ce bas monde,
Le ciel est bleu, la terre est ronde,
Nous sommes gris!

Jouissons du bonheur d'être,
Et prolongeons nos amours;
Tous les plaisirs sont trop courts!..
Quand l'aurore va paraître,
Demain, nous dirons peut-être...

Nous étions gris,
Mes amis;
Tout marche mal en ce bas monde,
La terre est plate, et le ciel gronde;
Nous étions gris!

LE FEU.



Air de Roger Bontemps.

Il fait froid , mon Adèle ;
Crois-moi , rentrons chez toi ;
Rallume ta chandelle ,
Et viens auprès de moi :
Je vois une étincelle
Briller encore un peu ,
Approchons-nous , ma belle ,
Du feu ! (*ter.*)

Ecarte cette braise ,
Et tous deux chauffons-nous ;
Je me mets à mon aise ,
Mets-toi sur mes genoux .
Et maintenant qu'il gèle !...
Auprès de toi , morbleu !
Je me sens plein , ma belle ,
De feu !

Allons , soyez modeste,
Auguste , finissez...
— Adèle!... — Point de geste...
— Adèle !... — Allons , cessez...
Votre main , que fait-elle?...
Que cherchez-vous? — Parbleu!
Je ranime , ma belle ,
 Le feu!

Adèle , Adèle , Adèle!...
— Non , non , non , non , non , non!...
— Eteignons la chandelle!...
— Non , non , non , non!... — Pfut! bon!
— Auguste , je t'en prie!
— Tu céderas , morbleu!
— Finissez , ou je crie :
 Au feu!

Adèle , je t'adore!
Que les plaisirs sont doux!...
Mon cœur en bat encore...
— Ah ! c'est bien mal à vous!...
Rallumez la chandelle...
— Non pas , non pas , morbleu!..
Recommençons , ma belle ,
 Le feu!

A BÉRANGER.

Air du Grenier.

C'est un festin où la gaité préside,
D'où la franchise a banni les façons ;
Buvons, amis ; c'est dans un verre vide
Qu'on a trouvé la source des chansons.
De mets fumeux et de roses nouvelles
Voyez, au loin, la table se charger ;
Les vins sont vieux et les amis fidèles :
O mes amis, chantons du Béranger!

Ne vois-je pas apparaître Jeannette?..
Sans ornement son corsage est plus beau :
Voici Margot tirant sa collerette ;
Et voici Lise avec son frais chapeau.
Mais le champagne, aux robes si funeste,
Vient de donner le signal du danger :
Adieu chapeau, collerette... et le reste :
O mes amis, chantons du Béranger!

Amis, buvons! Le vin à nos pensées
Apportera la force et la grandeur ;
Il nous rendra nos victoires passées,
Nos visions de gloire et de splendeur.
O souvenir! du sein de nos ruines,
Avec un nom, fais pâlir l'étranger,
Et fais bondir nos cœurs dans nos poitrines :
O mes amis, chantons du Béranger!

Ils sont passés, ces beaux jours de conquêtes :
O vieux guerriers, versez, versez vos pleurs!
Brisez la lyre, ô sublimes poètes,
Qui n'avez pas de chants pour nos malheurs!
Dès trop longtemps la Muse, sans défense,
Aux mains des Goths se laissait outrager ;
Mais le génie est immortel en France :
O mes amis, chantons du Béranger!

Ainsi toujours puisons dans sa parole
La souvenance et l'oubli tour à tour ;
Qu'avec le vin l'amitié nous console ;
Buvons l'espoir, le plaisir et l'amour.
Et si des gens aux faces hypocrites,
En nos ébats venaient nous déranger,
Pour faire fuir les sots et les jésuites,
O mes amis, chantons du Béranger!

LA LORETTE DE LA VEILLE.

Air de la petite Margot.

Prudes surnoises,
Vertus bourgeoises,
Qui des attraits ignorez tout le prix,
Arrière, arrière,
Pauvreté fière,
Je suis lorette et je règne à Paris.

Humble grisette, au bonnet populaire,
Aux doigts meurtris, au nocturne travail,
Va, tu n'es plus qu'une ombre séculaire,
Eloigne-toi, ma chère, tu sens l'ail!

Ma pauvre fille,
De ta famille
Tu crains toujours les reproches grossiers ;
Chez moi, ma mère,
Pour se distraire,
Fait la cuisine et vernit les souliers.

Loin de la tourbe immonde et prolétaire,
Je place haut mon palais passager :
Terme nouveau, nouveau propriétaire,
Nouvel amour ; en tout j'aime à changer.

Oiseau volage,
Sur mon passage,
A chaque fleur j'arrête mes désirs ;
Et puis, frivole,
Mon cœur s'envole,
Sous d'autres cieus, chercher d'autres plaisirs.

Je ne vis pas des soupirs de la brise,
De l'air du temps, de la manne du ciel ;
Non, non, je vis de l'humaine bêtise.....
Vous le voyez, mon règne est éternel !

Enfant crédule,
Vieux ridicule,
Gueux ou banquier, payez, payez, mon cher :
L'un, mes toilettes,
L'autre, mes dettes,
Vous, mes diners, vous, mes chemins de fer !

Chacun de vous, marquant ici sa place,
D'un souvenir a couronné mon char :
Je vois Alfred dans cette armoire à glace,
Ce canapé me représente Oscar.

Voici le cadre
De mon vieux ladre,
Le bracelet de mon petit futur,
La croix bénite
Du bon jésuite,
Le lit d'Octave, et le portrait d'Arthur.

Mon mobilier, c'est ma biographie
Qui doit finir au Mont-de-Piété ;
Et chaque objet, incident de ma vie,
Me dit eneor le prix qu'il m'a coûté.

Jeunes prodigues,
Combien d'intrigues
Pour exciter vòs folles vanités!
Que de caresses,
Que de tendresses,
Pour réchauffer vos cœurs, vieux députés!

Mieux que Guizot, de ma diplomatie
Je sais partout étendre les filets,
Sauver le Ture, sans froisser la Russie,
Flatter l'Espagne et conserver l'Anglais ;

Être riieuse,
Et vaporeuse,
Aimer le calme, et puis la Maison-d'Or ;
Être classique,

Et romantique,
Aimer Ponsard et sourire à Victor.

Sur le carré d'une antichambre étroite,
Discrètement introduire, le soir,
L'artiste à gauche et le lion à droite,
Quand le banquier attend dans mon boudoir :

Voilà ma vie,
Et mon génie ;
Je sais partout être aimable à la fois ;
Et chacun pense,
En conscience,
Tromper un sot..... ils ont raison tous trois!

Dieu! les bons tours, les plaisantes histoires!
Les beaux romans comme on n'en écrit pas!
Je veux un jour rédiger mes mémoires,
A la façon d'Alexandre Dumas!...

Les cavalcades,
Les mascarades
Se croiseront sur vélin illustré,
Et puis les bustes
Des fous augustes,
Abd-el-Kader, Pritchard et Pomaré!

Les gais propos, les châteaux en Espagne,

A deux, le soir, au bord du lac d'Enghien...
Puis les soupers ruisselants de champagne,
Et les chansons qui ne respectent rien!...

Je suis coquette,
Je suis lorette,
Reine du jour, reine sans feu ni lieu!
Et bien j'espère
Quitter la terre,
En mon hôtel.... peut-être en l'Hôtel-Dieu.

LA LORETTE DU LENDEMAIN.



Même air.

J'étais coquette,
J'étais lorette ;
Mais qu'ils sont loin mes beaux jours d'autrefois !
La république
Démocratique
A détrôné les reines et les rois !

Quelle fureur a fait tourner leurs têtes !
Hommes légers, ils ont tout jeté bas !
Ils étaient fous, ils sont devenus bêtes,
Et leurs journaux ne les guériront pas.

O décadence !
Toute la France
Fume aujourd'hui des cigares d'un sou !
L'argent est rare,
On est avare,
Et les messieurs aiment... je ne sais où !

Que sont-ils donc ces fringants gentilshommes
Qui jetaient l'or sur les tapis douteux?...
Ils sont fondus, et, sottes que nous sommes,
Tous nos louis sont partis avec eux.

Adieu, conquêtes,
Joyeuses fêtes,
Où le champagne au lansquenet s'unit ;
Belles soirées,
Nuits adorées,
Qu'un jeu commence et qu'un autre finit!

De mes succès voici pourtant la place ;
Mais quel silence en mes salons déserts!
Sur mon sofa la poussière s'amasse,
Et, tout le jour, mes rideaux sont ouverts...

Plus de mystère,
Là, solitaire,
Je fais des bas ou j'arrose mes fleurs ;
Et quand arrive
La nuit tardive,
Je reste seule et je crains les voleurs!

Je ne l'ai plus mon galant équipage ;
Tom est chassé, mes chevaux sont vendus ;
Mon serin seul est resté dans sa cage ;
Il chante à peine, et je ne chante plus!...

Robes nouvelles,
Bijoux, dentelles,
Ma tante, hélas! sait où je vous ai mis;
Elle s'envole,
Ma gaité folle,
Plus de plaisirs, plus d'amants, plus d'amis!

Oiseaux plumés qu'a dispersés l'orage,
Ils vont chercher un monde plus parfait;
Mon épicier devient un personnage;
Arthur n'est rien, Oscar est sous-préfet!

Mon cœur est vide,
Mon front se ride,
Mon boulanger ne me fait plus crédit. .
Je crois qu'on sonne? . . .
Non, non, personne . . .
Que devenir en cet état maudit?

Faudra-t-il donc, pour gagner l'existence,
Tombant plus bas dans mon étroit sentier,
De mes attraits tarifer l'impudence
Et du plaisir enseigner le métier?

Ou bien, plus sage,
Dans un village
Irai-je, au loin, racheter mon passé?
Ou, pauvre fille,

Avec l'aiguille

Dois-je finir, comme j'ai commencé?

Ou bien, quittant cette terre chérie,
Irai-jè enfin chercher fortune ailleurs?..

Non, non, jamais!.. La France est ma patrie.

Je veux attendre ici des jours meilleurs.

J'étais coquette,

J'étais lorette;

Mais qu'ils sont loin mes beaux jours d'autrefois!

La république

Démocratique

A détroné les reines et les rois!

LE MELON.



Air du ballet des Pierrots.

J'aime la terre de bruyère,
J'aime les rayons du soleil;
A sa bienfaisante lumière,
Je deviens riant et vermeil :
J'aime la cloche bien fermée
Qui me défend de l'aquilon ;
J'aime une couche parfumée :
Je suis melon. (*bis*)

Je suis l'unique providence
Des charlatans et des auteurs ;
Je suis la dernière espérance
Des filous et des directeurs
Je suis le héros des bitumes,
Et, dans les mines de charbon,
Je prends des actions posthumes :
Je suis melon.

Je crois aux éternelles flammes
Des maris anciens et nouveaux,
A la fidélité des femmes,
A la bonne foi des journaux,
Aux convictions politiques
De Démosthène et de Platon,
Aux peupliers démocratiques :
 Je suis melon.

Je pousse dans la chambre unique,
(J'en aimerais deux cependant)
Et je couvre la république
Sous la cloche du président.
Dans cette fertile Champagne,
Je pousse à côté du chardon,
Jusqu'au sommet de la montagne :
 Je suis melon.

A moi la masse électorale!
A moi les grandeurs, les rubans!
De la garde nationale
J'occupe tous les premiers rangs ;
J'occupais le trône de France,
Au bon temps ; mais, grâce à mon nom,
Je reviens pour la présidence :
 Je suis melon.

En un mot, je suis le seul maître

De ce globe où nous végétons ;
Et dans les planètes, peut-être,
Ai-je d'illustres rejetons ?
Vous, enfin, juges peu sévères,
Qui m'écoutez là... tout de bon,
Donnez-moi la main, chers confrères,
Je suis melon !

L'AUTOMNE.



AIR : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.*

Déjà l'automne maladive
Du temps précipite le cours,
Chassant la saison fugitive
De la jeunesse et des amours.
J'ai vu mourir les fleurs nouvelles,
Jaunir l'ombrage du bois vert ;
J'ai vu s'enfuir les hirondelles :
Printemps, adieu ; salut, hiver.

Plus de romanesques voyages
Où le hasard guide nos pas ;
Plus de joyeux pèlerinages
Que Lisette n'avoûrait pas !
Mais près du foyer sédentaire,
Réglant nos droits et nos devoirs,
Nous allons réformer la terre :
Longs jours, adieu ; salut, longs soirs.

Des souvenirs de la jeunesse
Nous avons une ample moisson ;
Chacun de nous à sa maîtresse
Dit adieu dans une chanson.
Mais le temps , qui flétrit les roses ,
Des fruits amène la saison ;
Laissons les mots , pensons aux choses.
Plaisirs , adieu ; salut , raison.

L'âge survient , l'âge nous chasse ;
Après nous nos fils vont venir ;
Sans regret de tout ce qui passe ,
Portons nos yeux vers l'avenir.
Et si quelque image chérie
Parfois revient nous émouvoir,
Ne pensons plus qu'à la patrie!...
Regrets , adieu ; salut , espoir.

TROMPETTE.

Trompette, Trompette, Trompette,
Est-ce là votre nom ?

Non.

Mais vous ne souffrez pas, coquette,
Qu'on vous appelle ainsi ?

Si.

Trompette, Trompette, Trompette,
Vous me trompez toujours ;
Trompette, Trompette, Trompette,
Vous êtes mes amours.

Trompette est le nom d'une fille ;
Elle a des cheveux blonds
Longs.

L'amour, qui dans ses yeux pétille,
Ne repose jamais...
Mais

Trompette, Trompette, Trompette,
Vous me trompez toujours ;
Trompette, Trompette, Trompette,
Vous êtes mes amours.

Trompette, ma belle maîtresse,
J'aurais moins de souci,
Si
Vous possédiez plus de sagesse,
De grâces moins, d'appas
Pas.

Trompette, Trompette, Trompette,
Vous me trompez toujours ;
Trompette, Trompette, Trompette,
Vous êtes mes amours.

Trompette, Trompette, Trompette,
Pourquoi montrer partout
Tout ?
Cachez plutôt cette toilette,
Cet or et ce brocart ;
Car

Trompette, Trompette, Trompette,

Vous me trompez toujours ;
Trompette, Trompette, Trompette,
Vous êtes mes amours.

Elle m'a trahi sans vergogne
Pour trois ou quatre Anglais
Laid ;
Pour un vieux prince de Pologne ,
Et pour deux palatins
Teints !...

Trompette, Trompette, Trompette,
Vous me trompez toujours ;
Trompette, Trompette, Trompette,
Vous êtes mes amours.

Mais va, je t'oublierai moi-même ;
C'est déjà tout-à-fait
Fait !
Si je dis eneor que je t'aime ,
Réponds que ton amant
Ment !...

Trompette, Trompette, Trompette,
Vous me trompez toujours ;

Trompette, Trompette, Trompette,
Vous êtes mes amours.

Trompette, je suis en colère,
Et j'en deviens, morbleu!
Bleu.

Mais quoi? vous souriez, ma chère,
Et ma mauvaise humeur
Meurt...

Trompette, Trompette, Trompette,
Vous me trompez toujours :
Trompette, Trompette, Trompette,
Vous êtes mes amours.

Ah! parle, une flamme nouvelle
Se ranime à ta voix,
Vois...

Un seul regard de ta prunelle
A réveillé mes sens,
Sens!...

Trompette, Trompette, Trompette,
Vous me trompez toujours ;
Trompette, Trompette, Trompette,
Vous êtes mes amours.

JE M'EMBÈTE !



Je n'aime pas les hommes d'aujourd'hui,
Encore moins aimerais-je les choses ;
Assez de gens cueillent toutes les roses ,
Moi, je ne vois que soucis et qu'ennui !
Je voudrais bien n'être pas malhonnête ,
Et n'employer que des termes courtois ;
Mais je le dis en ignoble patois ,
Moi, je m'embète!...

Je vois pourtant des gens qui , sans remord ,
Vont à la Bourse apprendre les nouvelles ,
Et s'informer des baisses éternelles
Des fonds d'Espagne et des chemins du Nord.
En écoutant l'effroyable tempête ,
Les hurlements des agents aux abois ,
Ces bonnes gens s'amuseut , je le vois ;
Moi, ça m'embète!...

Au cabaret , en lisant les journaux ,
Nos bons bourgeois font de la politique ;

On démolit la jeune république ;
On casse tout, verres et dominos ;
On se dispute, on crie, on se répète:
En pourfendant les peuples et les rois,
Ces braves gens s'amuseut, je le crois ;
Moi, ça m'embête!...

Nos élégants, anglais par leurs dehors,
Par leur langage et par leur esprit rare,
Vont promener la canne et le cigare,
L'habit sans pans et le chapeau sans bords ;
A s'incruster un lorgnon dans la tête,
A se poser en lions, premier choix,
Ces singes-là s'amuseut, je le vois ;
Moi, ça m'embête!..

De l'Opéra jusques au Lazary,
Toutes les nuits, la province et la ville
Vont se pâmer avec monsieur Clairville,
Ou pleurnicher sur monsieur Dennery.
Du triste sort d'un amoureux honnête,
Des calembours d'un histrion grivois,
Ce bon public s'amuse, je le vois ;
Moi, ça m'embête!...

De ces plaisirs, que je ne comprends pas,
Je suis jaloux... Je porte encore envie
Aux curieux qui dépensent leur vie

A lire Sue, et Gozlan, et Dumas.
Mais, mieux encor, cet auteur qui s'entête
A publier la même œuvre vingt fois,
H. de Balzac doit s'amuser, je crois,
Moi, ça m'embête!

Pour en sortir il n'est que deux chemins,
Le suicide, ou bien le mariage;
Et ce dernier me sourit davantage;
Quoi qu'en ait dit le commun des humains.
Ma foi, tant pis! Je veux risquer ma tête;
Et je ne puis qu'y gagner, je le crois;
Car les maris s'amuse... quelquefois...
Et je m'embête!...

MA FEMME N'EST PAS LÀ.



Vive la bombance
Et la danse !
Je veux me donner du plaisir,
A loisir.
Au diable le ménage,
Les pleurs et le tapage !
Ma femme n'est pas là,
Voilà !

Madame est en cage ;
Bon voyage !
Charbonnier est maître chez lui,
Aujourd'hui !
Je veux faire une noce ,
Une noce féroce :
Ma femme n'est pas là,
Voilà !

Arrivez vous autres ,
Bons apôtres ,

Amoureux de goûter le vin

Du voisin !

Dégustons Beaune et Grave :

J'ai la clef de la cave...

Ma femme n'est pas là,

Voilà !

A notre victoire

Je veux boire ;

Restons ici jusqu'à demain,

Verre en main.

Chantons la gaudriole,

Dansons la Carmagnole...

Ma femme n'est pas là,

Voilà !

S'il est une fille,

Bien gentille,

Qui veuille tâter d'un mari

Bien nourri,

Qu'elle vienne à ma table ;

Je serai bien aimable...

Ma femme n'est pas là,

Voilà !

VOILA POURQUOI JE SUIS GARÇON.

AIR : *Vaudeville de la petite gouvernante.*

Ah ! si jamais je me marie,
Je veux , lorsque viendra mon tour,
Etre amoureux à faire envie
A tous les couples d'alentour.
Je veux , doux , benin et fidèle ,
Etre sans crainte et sans soupçon ;
Je veux être un mari modèle...
Voilà pourquoi je suis garçon.

Il doit exister sur la terre
L'ange que j'ai rêvé toujours ;
En lui j'ai foi , par lui j'espère ;
De lui j'attends longues amours
Illusion , sainte vestale ,
Dore toujours mon horizon ;
J'ai rêvé la femme idéale...
Voilà pourquoi je suis garçon

Je ne veux pas d'une coquette,
Ou d'une femme à sentiments,
Qui ne songe qu'à sa toilette,
Ou qui compose des romans.
Je ne veux pas d'une harpie
Qui me fasse ici la leçon ;
Et je ne veux pas d'une pie...
Voilà pourquoi je suis garçon.

Je veux garder, toute ma vie,
Sur moi-même un pouvoir complet :
Sortir lorsque j'en ai l'envie,
Et rentrer quand cela me plaît ;
Ouvrir ou fermer ma fenêtre,
Garder ou vendre ma maison ;
Enfin je veux être mon maître ;
Voilà pourquoi je suis garçon.

Je veux que cette femme aimable
Me trouve bon, gentil, charmant,
Beau, spirituel, adorable ;
Mais tout cela sans compliment ;
Qu'elle ait toutes mes fantaisies,
Et ne pense qu'à ma façon ;
Et qu'elle aime mes poésies...
Voilà pourquoi je suis garçon.

Je veux , quand je serai grand-père,
Malgré tous mes petits enfants,
Chez moi , choquer encor le verre
De mes amis de soixante ans!
Je veux , en chœur, que nos voix grèles
Pleurent quelque vieille chanson
Aux vrais amis, au vin , aux belles!...
Voilà pourquoi je suis garçon.

Si j'étais comme Mithridate ,
Je me lancerais sans danger ;
Mais ma santé plus délicate
M'ordonne de me ménager.
Je crains l'opium dans mon potage ,
Et l'arsenic dans ma boisson,
Et les boulettes du ménage...
Voilà pourquoi je suis garçon.

Enfin , j'ai connu la détresse
De tant de malheureux époux ,
Que je me suis fait la promesse
De n'être pas ce qu'ils sont tous.
C'est peut-être trop de scrupule :
On n'en meurt pas, dit la chanson ;
Mais moi , je crains le ridicule...
Voilà pourquoi je suis garçon.

IVRESSE !



Des âmes pures
Dieu souverain,
Tu bannis le chagrin,
Tu fermes nos blessures.

O vin vermeil, ô vin sacré,
Reviens à moi, ma voix t'implore :
Calme l'ennui qui me dévore,
Et rends-moi le ciel azuré!

Plus de colères,
Plus de soucis ;
Tu rends à nos esprits
Les riantes chimères.

Coule toujours, divin trésor ;
Ce que je veux, c'est ton ivresse ;
C'est ta vapeur enchanteresse
Qui fait naître les rêves d'or.

Tout se colore
A l'horizon,
Et la froide raison
Avec toi s'évapore.

Tout est doré, tout est vermeil ;
Le passé n'est plus qu'un nuage ;
Le présent dans mon verre nage,
Et l'avenir c'est le sommeil.

La brise est pure,
L'air embaumé ;
Tout est riant, aimé,
Tout soupire et murmure.

Concerts divins, je vous entends ;
Pour moi le ciel n'a plus de voiles,
Et je contemple les étoiles,
Et je songe à leurs habitants !

Est-ce un prodige ?
Est-ce une erreur ?
L'univers en fureur
S'abandonne au vertige !

En vain je veux la retenir ;
La vieille terre est ébranlée :
La terre tourne !... O Galilée !
Je veux boire à ton souvenir.

Sainte ambroisie,
A ta chaleur,
L'amour renaît au cœur,
Et la haine s'oublie.

Mes amis, venez dans mes bras ;
Je suis en pleurs, l'amour m'inonde ;
J'aime le ciel, j'aime le monde ;
J'aime ceux que je n'aime pas.

J'aime les cuistres,
Et les enfants,
Et les pâles savants,
Et même nos ministres.

J'aime les rois, l'hiver, les chiens,
Et les poètes romantiques,
Et j'aime les mathématiques,
Et les mathématiciens!...

Par toi, tout change,
Tout rajeunit,
Et tu donnes l'esprit,
Et l'amour sans mélange.

Par toi, les vieillards sont surpris
De se sentir encor des âmes ;
Les maris embrassent leurs femmes,
Les femmes baisent leurs maris.

Encore! encore!
Mais suis-je fou?
La bouteille au long cou
S'arrondit en amphore!

Versez toujours! versez encor!
Mais arrière le vin moderne!
Ce que je bois, c'est le Falerne
Qui pétille en ma coupe d'or.

Plus de cravate,
Plus de gilet;
Je foule le duvet
Sous ma tôte écarlate.

J'entends la flûte aux airs si doux.
Et cet ami-là, c'est Horace,
Qui descend exprès du Parnasse,
Pour venir trinquer avec nous.

O Messaline,
Viens dans mes bras;
Dévoile tes appas,
Ouvre-moi ta poitrine :

Je veux t'aimer en vrai Romain.
Allons, esclave, allons, des roses!
C'est bien : Va-t'en!... et, si tu l'oses,
Reviens nous éveiller demain!...

MON LIT.



AIR : *Dans la vigne à Claudine.*

De mes amours frivoles
Seul confident discret,
Que de passions folles
Dont tu tiens le secret ;
Mon ami de tout âge,
Que n'a jamais séduit
La fortune volage,
O mon lit!

Cependant ta structure
Ne brille nullement ;
Ton corps est sans moulure,
Tes pieds sans ornement.
Par quel charme invisible,
As-tu toujours séduit
Un sexe trop sensible,
O mon lit!

Que de blondes piquantes
T'ont confié leurs seins !
Que de brunes fringantes
Ont pressé tes coussins !
Sans yeux et sans oreille,
Tu cachais, chaque nuit,
Le secret de la veille,
O mon lit !

Ne dis pas à Clémence
Les appas de Suzon ;
Les désirs de Constance,
Les larmes de Lison.
Ne dis pas à l'aurore
Le serment qu'on trahit
Pour le redire encore,
O mon lit !

Ne dis pas à Rosette
Les faux cheveux d'Emma,
Le râtelier d'Annette,
Et le coton d'Irma.
Ne dis pas de Céleste
Le torse décrépit...
Et sa suite funeste,
O mon lit !

Un soir, tu te rappelles,

Dans ses fougueux transports,
Une de mes Adèles
Eprouvait tes ressorts ;
Tu craquais... la traîtresse,
Redoublant à ce bruit,
Faillit te mettre en pièce,
O mon lit!

Mais l'âge et la tourmente,
Nous poursuivant tous deux,
Ont disjoint ta charpente,
Et blanchi mes cheveux.
Le destin nous rassemble ;
Dans l'éternelle nuit
Nous dormirons ensemble,
O mon lit!

MADELEINE.



Air de chasse : *Hallali.*

Ou : *Voici la saison de l'automne.*

Avez-vous connu Madeleine,
La belle fille aux blonds cheveux,
Aux yeux bleus ?
Toujours son auberge était pleine,
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Pas n'était besoin, dans la plaine,
D'appeler les chasseurs joyeux
De tous lieux ;
On se trouvait chez Madeleine...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Pour avoir la meilleure place,
On dit que plus d'un amoureux
Matineux
Devançait l'heure de la chasse...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Mais, souvent, le premier lui-même,
Qui venait courant et poudreux,
 Mais heureux,
Se trouvait être le deuxième...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Madeleine! Qu'elle est gentille!
La peau blanche, les bras nerveux,
 Les beaux yeux!
Madeleine, ouvre-nous la grille...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Chacun entre, chacun l'embrasse;
Madeleine, quel est l'heureux
 Que tu veux?
— Allons, partez, et bonne chasse...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Et, tandis que la troupe avide,
Au loin, fait retentir les eieux
 De ses feux,
La belle à la broche préside...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Puis, au retour, sa main amie
Leur verse les flots généreux
 D'un vin vieux;
Et déjà la table est servie...

Tous les chasseurs en étaient amoureux!

Qu'elle est charmante, qu'elle est folle!

Chacun boit à ses jolis yeux ;

Et bien mieux!...

Elle chante une gaudriole...

Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Ah! pauvre fille, prenez garde!

Les braconniers sont dangereux,

Et nombreux...

Du coin de l'œil on vous regarde...

Tous les chasseurs en étaient amoureux.

O Madeleine! Madeleine!

Qui donc choisirez-vous entr'eux?...

Un ou deux?...

Mais ils sont une quarantaine...

Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Or, Madeleine devint mère,

Mère d'un petit malheureux

Vigoureux!

Comment reconnaître son père?...

Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Il avait les yeux de Gustave,

Le teint d'Arthur, et les cheveux

De tous deux ;

Le front d'Edmond, le nez d'Octave...
Tous les chasseurs en étaient amoureux!

Madeline, jeunesse passe!
Epousez un rustaud, tant mieux
S'il est vieux!

Son mari fut fait... garde-chasse...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN.

Mes amis, le bonheur est un rêve,
De plaisirs entourons ses autels ;
Le temps fuit et le banquet s'achève,
Les flacons ne sont pas immortels.
Mais, du moins, dans leurs gouttes dernières
Savourons de renaissants désirs ;
A demain les humaines misères,
Aujourd'hui les rapides plaisirs !

Mes amis, nous avons la jeunesse,
Nous avons la force et la santé ;
Nous avons les songes de l'ivresse,
Et les sens, et la virilité.
Que longtems notre gaité recule
Le moment où ces biens vont fuir ;
A demain la raison incrédule,
Aujourd'hui la foi dans l'avenir !

A nous seuls les bruyantes parties,
Le franc rire et les refrains joyeux ;

A nous seuls les chaudes sympathies ;
A nous seuls les amis généreux.
Doux liens, où le cœur seul nous guide,
Devez-vous être un jour oubliés?...
A demain l'égoïsme sordide,
Aujourd'hui les saintes amitiés !

Assez tôt viendront d'autres tendresses,
Qui, dit-on, doivent durer toujours ;
Nous avons les changeantes maîtresses,
Et les nuits plus belles que les jours !
Nous avons les tailles adorables,
Les yeux noirs et les seins argentés!...
A demain les amours raisonnables,
Aujourd'hui les folles voluptés !

Mes amis, le vin fuit les bouteilles ;
La clarté va manquer aux flambeaux,
Et les fleurs meurent dans leurs corbeilles,
Et nos chants expirent moins égaux.
O destin, accorde-nous encore
Un seul jour radieux et vermeil...
Mes amis, voici poindre l'aurore :
Saluons notre dernier soleil !

MA CLÉ.



AIR : *Folâtrons, rions sans cesse.*

Tu n'as pas brillante mine,
Tu n'es d'or ni de platine,
Mais de vilain fer raclé.
Pourtant tu sais si je t'aime :
Je te dois tout un poëme,
O ma clé!

Des fâcheux de toute sorte
Toi seule défends ma porte,
Me voilà clos et cerclé ;
Mais que l'amitié t'appelle,
Tu l'introduis sans chandelle,
O ma clé!

A ton vieux clou suspendue,
Tu pares la loge indue
D'un portier fort mal meublé ;

Et tous ceux qui savent lire,
Savent ce que tu veux dire,
O ma clé !

Si parfois, en mon absence,
Quelques amis en bombance
Viennent lever le scellé,
Remplace-moi ; qui perd gagne,
Livre-leur tout mon champagne...
O ma clé !

Et tu protèges encore
Les mystères de l'aurore,
Lorsque mon lit est doublé ;
En rougissant, une vierge
Te demande à ma concierge,
O ma clé !

Ouvre-lui mon nécessaire,
Ma caisse et mon secrétaire,
Où git un drame bâclé :
Adèle est honnête et tendre,
Et puis, je n'ai rien à prendre...
O ma clé !

Il est tard, chère Julie,
Ouvre-moi, je t'en supplie,
Ta porte et ton lit renflé ;

J'ai perdu, ma toute belle...

— Quoi?... Ta bourse... me dit-elle?

— Non, ma clé!

Pour moi, qui n'ai pas de garde,

De suisse avec hallebarde,

Ni de valet bien bouclé;

Qui me remplace ces braves,

Et qui siffla les Burgraves?...

C'est ma clé!

ADÈLE.



Adèle est une lorette,
Elle vit de ses amours ;
Elle change tous les jours
D'amant comme de toilette,
Et chacun de ses désirs
Lui coûte un ou deux plaisirs.
Mais dans sa noire prunelle
Brille tant de volupté!...
Adèle, ma pauvre Adèle,
Cela vous sera compté.

Adèle a tous les caprices ;
Il lui faut tous les bonheurs :
Des valets, de l'or, des fleurs,
Tous les luxes, tous les vices !
Elle se livre au premier
Qui sait plaire ou peut payer...
Mais Dieu, qui la fit si belle,
Lui donna tant de bonté!...

Adèle, ma pauvre Adèle,
Cela vous sera compté.

De sa livrée insolente,
De ses chevaux hennissants
Elle insulte les passants ;
La courtisane indolente
Eclabousse sans pitié
La vertu qui marche à pié !
Mais au pauvre qui l'appelle,
Elle fait la charité...

Adèle, ma pauvre Adèle,
Cela vous sera compté.

L'été la fait châtelaine ;
Elle a des prés et des bois,
Un manoir, des villageois,
Dont elle est la souveraine ;
Elle va par ses vilains
Se faire baiser les mains ;
Mais elle sème autour d'elle
Le bien-être et la gaité...

Adèle, ma pauvre Adèle,
Cela vous sera compté.

En ses mains l'or s'éparpille ;
Il s'envole au gré du vent ;
Un jour dévore souvent

L'aisance d'une famille!
Mais on m'a dit qu'en secret
A sa mère elle envoyait
Le pain, le bois, la chandelle,
Le repos et la santé...
Adèle, ma pauvre Adèle,
Cela vous sera compté.

Adèle eut, dès son enfance,
Un fils, espoir de son cœur ;
C'est sa dernière pudeur.
De loin, sur son innocence
Elle veille avec amour ;
Il sera soldat un jour...
Sans jamais connaître celle
Dont rougirait sa fierté!...
Adèle, ma pauvre Adèle,
Cela vous sera compté.

LES PLAISIRS SONT TROP COURTS.



La pendule,
Qui jamais ne recule,
Incline sans retour
Vers le jour ;
Elle interrompt la fête
De nos plus gais discours ;
Arrête, aiguille, arrête !...
Les plaisirs sont trop courts.

La bouteille,
Qui jamais ne sommeille,
Semble dire : n, i, ni,
C'est fini !
C'était du vin naguère,
Mais elle a fait deux tours ;
C'est maintenant du verre...
Les plaisirs sont trop courts.

Ce compère,
Si joyeux d'ordinaire,

Qui lance, à tout propos,
Ses bons mots,
A perdu la recette
Des plus gros calembours ;
Il dort dans son assiette !...
Les plaisirs sont trop courts.

Ma maîtresse,
Que toujours je caresse,
N'est pas contente encor...

Elle a tort !
Va donc, va donc, dit-elle,
Plus loin, encor, toujours !
— Je suis au bout, ma belle...
— Les plaisirs sont trop courts !

LES MOIS.

Air : *Un jour Lucas dans la prairie.*

Il faut de la philosophie
Pour supporter les coups du sort ;
C'en est fait , je me sacrifie ,
Demain , demain , je serai mort !
Ma future est jeune , elle est belle ,
Et je l'aimerai , je le dois ;
Je veux toujours être auprès d'elle...
 Mais dans un mois !

On me polit , on me façonne
Aux mœurs de mon nouvel emploi ,
Et , des avis que l'on me donne ,
Je me suis fait un code à moi ;
Je suis comme l'agneau sans tache ,
Je baisse les yeux et la voix ;
On m'a fait couper ma moustache...
 Mais dans deux mois !

J'aimais à fumer un cigare,
J'avais de généreux amis,
Et toujours le plaisir avare
A nos banquets était promis.
Je ne bois que de l'eau rougie ;
Adieu les chansons d'autrefois,
Et les bienfaits de la régie...

Mais dans trois mois!...

Femmes jeunes, femmes jolies,
Que de regards j'avais pour vous!
Que de désirs, que de folies!.,.
Passez, passez autour de nous.
Gardez, pour un œil moins sévère,
Vos traits fins et vos frais minois ;
J'ai perdu le droit de vous plaire...

Mais dans six mois!...

Ma foi, nargue de la tristesse!
Je veux, tandis que le jour luit,
Faire ma seconde jeunesse,
Et prolonger le temps qui fuit!
A tout soupçon inaccessible,
Je serai bon mari, je crois,
Et père... le plus tard possible...

Mais dans neuf mois!!!

LA CHAUMIÈRE.

Air de la petite Margot.

O bayadères!
Nymphes légères!
Loin de Paris s'envolent les hivers;
Venez, fringantes
Etudiantes,
L'air est limpide et les bosquets sont verts.

Que du printemps les aimables prémices,
Du noir Prado fermant les deux battants,
Rouvrent vos cœurs aux amoureux caprices,
Et la Chaumière à vos pas inconstants.

Dans leur volage
Pèlerinage,
Voyez, là-bas, cent couples assortis,
Suivre, avec grâce,
Du mont Parnasse,
Les frais berceaux et les jardins fleuris.

Voyez bondir chaque fille riieuse,
En éteignant son chapeau se pencher,
Et sa mantille accuser, la flatteuse!
Tous les contours qu'elle devrait cacher.

Mines coquettes,
Riches toilettes,
Venez briller dans le joyeux séjour :
Heureux délire!
Tout y respire
La volupté, la jeunesse et l'amour.

Sous ces bosquets, pavillons tutélaires,
Sur ces gazons, ingénieux sofas,
Que de plaisirs, que d'étranges mystères,
Que l'on comprend, et que l'on ne dit pas!

Discrets bocages,
Sous vos ombrages
Cachez toujours ces charmantes erreurs,
Et ces pensées
Jadis tracées
Sur les rameaux de vos lilas en fleurs!

Peut-être un jour, quand nos têtes blanchies
Se courberont sur nos corps énérvés,
Trouverons-nous, sur vos tiges grandies,
Des souvenirs, par vous seuls conservés!

Réminiscence
De notre enfance,
Que vous ferez alors battre nos cœurs !
Biens éphémères,
Fleurs passagères,
Nos yeux taris vous donneront des pleurs !

Mais à présent que la force et la vie
Dans tous nos sens circulent à grands flots,
Enivrons-nous... Aujourd'hui la folie,
Le bruit, le monde !... et demain, le repos.

O ma déesse
Enchanteresse,
Viens, épuisons la coupe du plaisir ;
Source idéale,
Où tout exhale
Un souffle, un chant, un parfum, un désir !

Vois, comme nous, la nature avivée
Des bois épais nous offrir le manteau ;
Là, l'herbe fraîche, en tertre relevée,
Etend au loin son canapé nouveau.

Puis, des montagnes,
Vois tes compagnes
Rouler gaiement, en se donnant la main,
Cohorte blanche,

Que l'avalanche
Rapide entraîne au fond de ce ravin.

Et maintenant, amazone hardie,
Prèsse les flancs du Pégase indompté,
Qui, comme plus d'un moderne génie,
Descend toujours, dès qu'il est remonté!

Avec audace
Franchis l'espace,
De ton coursier je suis les pas bruyants ;
Et dans l'abîme,
Couple sublime,
Elançons-nous, radieux et chantants!

Puis, nous irons du chalet helvétique
Entendre encor l'orchestre campagnard,
Où le piston pastoral et rustique
Redit les airs du champêtre Musard.

Vite à la danse,
Chacun s'élançe ;
Sur le bitume on se presse, on accourt ;
Vole et fretille
Dans le quadrille,
Gai colibri, qui rayannes d'amour!

Que j'aime à voir ton col blanc qui se penche,
Ton pied mignon dans son brodequin noir,

Et cette main retombant sur ta hanche,
Et ces contours, qui sont à moi le soir !

O mon idole !
De ton épaule
Laisse admirer le galbe si parfait,
Et ta poitrine,
Qui se dessine
Sous le satin qui brave le corset !

Quel cri perçant domine la tempête ?
Angéline rappelle ses époux ;
Ainsi, le soir, l'amoureuse chouette
Dans les forêts réveille les hiboux

Peuple frivole,
Le temps s'envole,
Chantez, dansez !... Mais que vois-je là-bas ?...
Cette figure,
Etrange et mûre.
Sur ce grand corps qui circule à grands pas ?

Parmi les fleurs et les willis vermeilles,
Que viens-tu faire ici, sylphe ventru ?
Epais frelon, au sein de nos abeilles,
Viens-tu chercher le miel qui nous est dû ?

Non, c'est Lahire,
Qui, sans sourire,

Promène au loin son regard vigilant ;
Sa main sévère,
Et peu légère,
De ses massifs extirpe le chiendent !

Pourquoi donner cent bras à Briarée ?
Au brave Argus pourquoi donner cent yeux ?
Avec sa vue et sa poigne sacrée,
Lahire eût pu les remplacer tous deux !

Mais le bruit cesse ;
Chacun s'empresse
De regagner ses pénates lointains ;
Puis, dans les rues,
Cent voix émues
Vont réveiller tous les échos latins !

De tous côtés, voyez, dans la nuit sombre,
S'évanouir l'essaim mélodieux ;
Puis tout se tait, on n'entend plus, dans l'ombre,
Qu'Angéline poussant son cri d'adieux.

Allez, fringantes
Etudiantes,
Allez trouver, étudiants joyeux,
Dans vos chambrettes,
Sur vos couchettes,
Le repos seuls ou le plaisir à deux !

LES GRANDS-PÈRES.

AIR : *O ma tendre musette !*

Du temps de vos grands-pères,
Vertueux grands-papas,
Vous étiez moins sévères,
Et vous ne grondiez pas ;
Ils vous faisaient la guerre,
Ils faisaient comme vous ;
Mais vous n'écoutez guère,
Vous faisiez comme nous.

D'une âme fort égale
Écoutant leurs leçons,
Quand ils parlaient morale,
Vous répondiez... Chansons !
Et, sans reprendre haleine,
Vous alliez, jeunes fous,
Courir la pretantaine...
Vous faisiez comme nous.

Vous faisiez des victimes,
Ingrats!.. Vous les trompiez ;
Vous trompiez vos intimes,
En trompant leurs moitiés ;
Et vous trompiez les vôtres,
Qui souvent, avant vous,
En avaient trompé d'autres...
C'était comme chez nous.

Lorsque, changeant de rôles,
Nous aurons des enfants,
Nous trouverons les drôles
Pires que leurs parents,
Les amants moins fidèles,
Moins sages les époux,
Et les beautés moins belles ;
Nous ferons comme vous.

Mais si jamais, lassée
De son trop long repos,
La France menacée
Agitait ses drapeaux ;
Reprenant votre épée,
Que l'Europe à genoux
De son sang vit trempée,
Nous ferions comme vous!..

L'INCONNU.



AIR : *N'avoir pour objet de sa flamme.*

Il est un pays plein de charmes,
Qui, dans mes plaisirs ou mes larmes,
Souvent, souvent est revenu :
Est-il au couchant, à l'aurore,
Au nord, au miçi?... Je l'ignore :
C'est l'inconnu!..

Là, règnent la vertu profonde,
La paix du cœur, l'oubli du monde ;
Là, tout est chaste et retenu :
Le cri des passions humaines
N'atteint pas à ces hauts domaines :
C'est l'inconnu.

Les fleurs y naissent sans culture ;
A toute chose la nature
Prête son éclat ingénu ;

Tous les cœurs sont droits et sincères,
Tous les hommes s'aiment en frères,
C'est l'inconnu.

Là, le pouvoir n'a pas d'entraves ;
L'or n'y sema jamais d'esclaves.
Sans usure et sans revenu,
Là, toute richesse est commune.
Le bonheur seul fait la fortune :
C'est l'inconnu.

Point de royautés légitimes !
L'homme, sans juges et sans crimes,
Par nul lien n'est retenu ;
L'air libre et pur de la patrie
Est mortel à la tyrannie :
C'est l'inconnu.

O toi, qui m'ouvres ces contrées,
Au ciel pur, aux plaines dorées,
Beau rêve, sois le bien-venu :
Par toi sont les vierges fidèles,
Par toi les amours immortelles..
C'est l'inconnu !

UN PROPRIÉTAIRE.

Je possédais un parent,
Infirmes et millionnaire,
Qui m'appelait son enfant ;
Il mourut, ce pauvre père,
Me léguant mille soucis,
Trois rhumatismes chroniques,
Et six maisons magnifiques
Sur le pavé de Paris.

Ah! monsieur, la misère!..
N'apprenez pas un jour
Ce qu'il en coûte pour
Être propriétaire.

Je ne puis, dans ma maison,
Dormir, ni manger, ni boire ;
Pan! pan! pan! c'est un maçon
Qui m'apporte son mémoire.
Tout conspire contre moi,

Peintres, couvreurs, architectes,
Contributions directes
Qu'on double par une loi!...

Ah! monsieur, la misère!...
N'apprenez pas un jour
Ce qu'il en coûte pour
Être propriétaire.

J'en possède jusqu'à six
De ces portiers que j'abhorre,
Qu'il me faut loger gratis,
Et qu'il faut payer encore!
Mais ce n'est rien que cela;
Chacun d'eux veut que j'insère
Son fils dans un ministère,
Et sa fille à l'Opéra...

Ah! monsieur, la misère!...
N'apprenez pas un jour
Ce qu'il en coûte pour
Être propriétaire.

Quatre fois par an, hélas!
Pour toucher mes honoraires,
Je dois aller, chapeau bas,
Frapper chez mes locataires.
Du ton le plus radouci,

J'ai beau demander mes termes,
On m'accueille dans des termes
Que je ne puis dire ici...

Ah! monsieur, la misère!...
N'apprenez pas un jour
Ce qu'il en coûte pour
Être propriétaire.

Mes premiers et mes seconds
Se plaignent de mes troisièmes,
Mes troisièmes des plafonds,
Et ceux-ci des quatrièmes :
Mais lorsqu'il s'agit de moi ,
C'est bien une autre musique,
Un concert charivarique
A faire fuir même un roi!

Ah! monsieur, la misère!...
N'apprenez pas un jour
Ce qu'il en coûte pour
Être propriétaire.

L'un me demande du jour.
Un autre de l'éclairage :
Les modistes de ma cour
Me demandent de l'ouvrage !
Enfin ils s'entendent tous

Pour consommer ma ruine.
Jusqu'à madame Fifine
Qui demande des verrous!

Ah! monsieur, la misère!...
N'apprenez pas un jour
Ce qu'il en coûte pour
Être propriétaire.

Sur mon dos plus d'un quinquet
S'est renversé par mégarde ;
Dans un trou de son parquet
M'a fait tomber ma mansarde ;
Enfin croiriez-vous qu'un jour
Un artiste du cinquième
M'a, sur mon escalier même,
Appelé « monsieur Vautour?... »

Ah! monsieur, la misère!...
N'apprenez pas un jour
Ce qu'il en coûte pour
Être propriétaire.

Je chassai de ma maison
Ce locataire incommode,
Gardant, comme de raison,
Son vieux lit et sa commode
Or, savez-vous ce qu'il fit?...

Nous n'avons plus de censure !
Il fit ma caricature,
Que l'on vend à son profit.

Ah! monsieur, la misère!...
N'apprenez pas un jour
Ce qu'il en coûte pour
Être propriétaire.

URSULE.



AIR : *J'arrive à pied de province.*

Dans ma chambre solitaire
 J'étais, ce matin,
Dormant comme un prolétaire,
 Quand un beau lutin
De mon étroite cellule
 Brisa les verrous ;
J'ai rêvé de vous, Ursule,
 J'ai rêvé de vous.

Il avait votre visage,
 Mais plus indulgent ;
Il avait votre corsage,
 Mais plus engageant ;
Il avait l'air plus crédule,
 Et les yeux plus doux...
J'ai rêvé de vous, Ursule,
 J'ai rêvé de vous.

Votre pudeur alarmée
Cachait son beau corps,
Sa robe, trop tôt fermée,
Couvrait vos trésors ;
Mais sa robe était de tulle.
Si bien qu'au-dessous...
J'ai rêvé de vous, Ursule,
J'ai rêvé de vous !

Il s'approcha de ma couche,
Mais si près, si près.
Que vos lèvres à ma bouche
Disaient leurs secrets ;
Puis oubliant tout scrupule,
J'en rougis pour nous...
J'ai rêvé de vous, Ursule,
J'ai rêvé de vous !

Mais je m'éveillai, ma chère,
Au plus doux moment ;
Et quand j'ouvris la paupière,
A moitié dormant,
Dans mon amour ridicule.
Sens dessus dessous,
Je rêvais encore, Ursule,
Je rêvais de vous!...

AU COIN DU FEU.

Déjà l'hiver rappelle
Nos députés errants,
Et la troupe nouvelle
Des écoliers bruyants,
Les beautés voyageuses
Et les chastes baigneuses...
 Au coin du feu,
 Causons un peu.

Causons de toute chose.
De nos anciens amis,
D'arts, de vers et de prose,
Et de plaisirs permis,
Des beaux jours de la vie,
Et de philosophie...
 Au coin du feu,
 Causons un peu.

Tenons-nous sur nos gardes.
Pas d'avocats taquins ;
Pas de femmes bavardes,

De vieux républicains :
Braillards de toute sorte,
Battez-vous à la porte!...
 Au coin du feu,
 Causons un peu.

Lâchons nos épigrammes,
Sans crier sur les toits ;
Des maris et des femmes
Causons à demi-voix :
Des absents, des absentes,
De nos gloires récentes...
 Au coin du feu,
 Causons un peu.

Dans son erreur profonde,
Si quelque esprit malsain
Veut réformer le monde,
Qui fuit son médecin,
Dans son docte système
Qu'il s'embrouille lui-même...
 Au coin du feu,
 Causons un peu.

Des hommes de génie
Qu'on siffle injustement,
Soulageons l'agonie
Par quelque mot élément ;

Sans trop de médisance,
De leur impertinence,
 Au coin du feu,
 Causons un peu.

Si cela nous ennuie,
Revenons aux vivants,
Et causons de la pluie,
Des brouillards et des vents ;
De l'hiver monotone,
Et des feuilles d'automne..
 Au coin du feu,
 Causons un peu.

LES FIACRES.

Vous placez le bonheur,
Les uns, dans la richesse,
D'autres, dans la grandeur,
Dans l'amour, dans l'ivresse ;
Dans des palais brillants,
Dans une humble demeure,
Moi, je le place dans
Un fiacre à l'heure!

Aux femmes rarement
Je donne quelque chose ;
On ne fait pas pourtant
L'amour à bourse close ;
Aussi, quand, par hasard,
Mon Héloïse pleure,
Je la console par
Un fiacre à l'heure!

« Cocher, à l'heure, au pas.
— Oui, bourgeois, la doucette! »

Il ajoute tout bas :
« Retournez la banquette ! »
Croyez-moi, vieux gourmand,
La femme est bien meilleure,
Au doux balancement
D'un fiacre à l'heure !

Nos chevaux peu pressés
S'en vont basse l'oreille,
Les stores sont baissés,
Et le cocher sommeille.
Voyez, sur le trottoir,
Ce monsieur qui demeure
Tout étonné de voir
Un fiacre à l'heure !

Lorsque à Valentino
Je fais une conquête,
Il me faut subito
Un premier tête-à-tête :
« Voici, ma belle enfant,
Ma modeste demeure.
— Où donc ? — Ici. — Comment ?
— Un fiacre à l'heure ! »

O beautés sans détour
De la Grande-Chaumière,
Qui chaloupez l'amour

Et la Robert Macaire!
Vertus de caout-chouc,
Consciencés de beurre,
Qu'êtes-vous après tout..?
Des fiacres à l'heure!

LES POISONS.



AIR : *La jeune Iris dans un bocage.*

Mon ami, la fièvre vous gagne,
Il faut suivre un régime enfin ;
Il faut aller à la campagne ;
D'abord ne buvez plus de vin.
— Eh! quoi? Pas même de champagne?...
— C'est un poison, entendez-vous!
— Docteur, le poison est si doux!

Évitez les courses, la chasse,
Soyez bien vêtu, bien chauffé ;
Ayez une vache bien grasse,
Et ne prenez plus de café.
— Quoi! pas même une demi-tasse?
— C'est un poison, entendez-vous!
— Docteur, le poison est si doux!

Appuyez-vous sur votre canne,
Et parfois, si c'est votre goût,

Montez à cheval... sur un âne.

Mais pas de cigare surtout.

— Quoi! pas même de la Havane?

— C'est un poison, entendez-vous!

— Docteur, le poison est si doux!

Allons, partez, point de tristesse!

Vous en reviendrez .. attendez!

Encore une seule promesse :

Évitez de... vous m'entendez..?

— Quoi! pas une seule maîtresse?

— Je le défends, entendez-vous!

— Docteur, le poison est si doux!

PALINODIE.



Air des Reines de Mabilie.

O filles de Laïs,
Que mes chansons jadis
Célébrèrent gratis,

Faut-il chanter votre *de profundis* ?

O Maria, gentille demoiselle,
Toi, Mogador, qui nous fis les doux yeux,
Toi, Pomaré, que l'on crut immortelle,
Et toi, Clara, qu'aimèrent nos aïeux... (1)

De Mabilie attristé,
Vous avez déserté
Le jardin enchanté,

Où se cambrait votre immortalité!

Ces frais lilas, et ce sable historique
Qui garde encor l'empreinte de vos pas,

(1) danseuses célèbres au Bourboulie

Ces flots de gaz inondant le portique,
Tout vous appelle, et vous ne venez pas!

Craignez-vous pour vos traits
Les bosquets moins discrets ?
Naguère vos attraits
Ne craignaient pas d'être vus de trop près.

Auriez-vous donc, loin des rives de France,
Sans vos sujets, signant le conjungo,
Toutes les quatre accepté l'alliance
D'un prince russe, ou d'un roi du Congo?

Sous quels cieux plus galants,
Vers quels cœurs plus brûlants,
Vos destins turbulents
Aurait-ils donc exporté vos talents?..

Ou bien encor, par un retour bizarre
Du dieu d'amour, cette fois trop constant,
Peupleriez-vous les murs de Saint-Lazare,
Ou le harem de quelque vieux sultan?

Ou bien encor, suivant
L'inconstance du vent,
Un caprice fervent
Vous a-t-il fait enfermer au couvent?

Mais non, cessez, ma plaintive élégie,
J'ai retrouvé nos quatre anges perdus,
Tout pleins encor de sève et d'énergie,
Mais moins légers, moins frais, ou plus dodus.

A cheval, "Mogador" (1)

Etale mieux encor

Le splendide trésor

De son brocart tissu de pourpre et d'or.

De Maria la moderne demeure

Est un landau traîné par deux coursiers;

Chacun sait bien que c'est à deux francs l'heure,

Mais nul ne sait comment ils sont payés.

Vos bijoux, vos bouquets,

Vos costumes coquets

Se soldent en... caquets;

Mais payez-vous ainsi tous vos laquais?

La Pomaré, votre émule éternelle, (2)

Encore ici cherche à vous accrocher,

Pour vous montrer sa jument plus rebelle,

Son groom plus mince, et son plus gros cocher.

Son corps enveloppé

Dans le velours drapé,

Au fond de son coupé,

Par habitude, encor fait canapé.

(1) Surnom de ceeste époque de Mogador (une
d'une victoire, de l'époque)

(2) Nom emprunté à la famille royale de Tahiti.

Mais il en est une qui m'inquiète :
C'est ma Clara, ma vivace Clara ;
Et je promets la récompense honnête
A qui, tout seul, me la rapportera.

Pomaré, Maria,

Mogador et Clara.

Croyez-moi, laissez là
Chevaux, coupés, laquais *et cætera* !

VOYAGE EN ICARIE. *



AIR : *Pégase est un cheval qui porte.*

Je suis dégoûté de la France.
Depuis qu'elle n'a plus le sou.
Je veux pourtant faire bombance,
N'importe comment, n'importe où.
Foin du beau ciel de ma patrie
Qui me crotte comme un barbet !
Je veux aller en Icarie ;
Allons, partons, monsieur Cabet !

Au diable soit qui me querelle !
J'ai renié tous mes parents ;
De mes amis le plus fidèle
Ne me prêterait pas cinq francs.
Les femmes... je n'en avais qu'une,
Et pourtant... perfide Babet !..
Mais, là-bas, la femme est commune,
Allons, partons, monsieur Cabet !

Vous souriez, mon camarade,
Mais, là-bas, comme nous rirons !

Amis comme Oreste et Pylade,
Nous boirons et nous mangerons.
Passant ma vie à ne rien faire,
Aimant et fumant comme un bey,
Je deviendrai propriétaire...,
Allons, partons, monsieur Cabet!

Cabet, je puis bien vous le dire,
Vous baissez, mon cher, vous baissez.
De vos tours on commence à rire;
Ici nous sommes enfoncés.
Mais, au sein de nos colonies,
Où l'on ne sait pas l'alphabet,
Nous passerons pour deux génies;
Allons, partons, mon cher Cabet!

Cabet, si tu n'es pas un cuistre,
Comme tu vas me festoyer!
Je serai le premier ministre
De l'empereur Cabet premier.
Tondant de près cette canaille,
Comme des chèvres du Thibet,
A ses frais nous ferons ripaille;
Allons, partons, mon cher Cabet!

Ainsi, l'âge de l'innocence
Reviendra pour ces chérubins;
Nous n'accepterons de la France

Que ses femmes et que ses vins.
Assis sur les vertes fougères,
Soufflant dans notre galoubet,
Nous ferons danser nos bergères ;
Allons, partons, mon bon Cabet !

Eh bien ! n'êtes-vous pas des nôtres ?
Pourquoi me tendre ainsi les bras ?...
Ah ! vous faites filer les autres ,
Cabet, et vous ne partez pas !...
Dites-moi donc, en Icarie
A-t-on rétabli le gibet ?
Je veux mourir dans ma patrie ;
Ne partons pas, monsieur Cabet !

LES PAUVRES D'ESPRIT.

Air des Sabots.

Le monde est vieux, il radote ;
Il devient savant, je croi ;
Tout ce qui porte culotte
Veut être un fragment de roi.
Tout ce qui marche ou digère
Veut son rayon de lumière ;
Et pourtant il est écrit :
« Heureux les pauvres d'esprit ! »

A l'arbre de la science
Chacun veut prendre un bâton :
Il existe même en France
Des grands hommes qui, dit-on,
Perdent leur langue française,
Tant ils parlent à leur aise
Le chinois et le sanscrit...
Heureux les pauvres d'esprit !

La voûte des cieux sublimes
S'abaisse aux yeux des humains ;
L'univers n'a plus d'abîmes ;
On plonge d'avides mains
Dans ses entrailles profondes ;
On va deviner des mondes
Que le ciel nous interdit...
Heureux les pauvres d'esprit !

Des religions nouvelles
Apôtres à cheveux blancs,
Sages aux creuses cervelles,
Magnétiseurs insolents,
Vous illuminez la terre,
Chacun a son phalanstère,
Et la croyance périt...
Heureux les pauvres d'esprit !

Adieu l'antique ignorance,
La sainte crédulité ;
On n'a plus d'intelligence
Que pour la duplicité.
Les fripons ont la puissance ;
Les simples ont l'indigence ;
On les méprise, on en rit...
Heureux les pauvres d'esprit !

BEAUTÉ.

AIR : *Valse de Giselle.*

Rêve des arts, rêve de la jeunesse,
Ombre toujours fugitive à mes yeux,
Fille des Grecs qui te firent déesse,
Viens, je t'invoque en oubliant leurs dieux.

Je rêve aussi d'une forme adorée,
Je veux t'aimer d'une éternelle ardeur ;
A mes regards tu ne t'es pas montrée,
Et tous tes traits sont gravés en mon cœur.

Tu n'es pourtant qu'un enfant du mystère ;
Ton front se cache aux célestes séjours ;
Ton pied léger ne touche pas la terre,
Et je te vois, et je t'aime toujours !

Selon mes sens j'ai créé ton image ;
De mes désirs s'enrichit ta beauté ;
En tes attraits j'adore mon ouvrage,
Et mon amour est ta réalité.

Non, mes amis, la beauté que je chante
N'a pas de nom dans vos joyeux ébats ;
De vos festins elle demeure absente,
Et vos chansons ne la réveillent pas !

Elle n'a pas la grâce enchanteresse,
Le doux parler, le sourire vainqueur ;
De la pudeur elle ignore l'adresse,
Et son esprit n'a pas faussé son cœur.

La soie et l'or ne sont point sa parure ;
Sur ses trésors nul voile n'est jeté ;
Rien n'enrichit l'œuvre de la nature,
Belle bien plus de sa seule beauté.

Pas un contour plus riche d'harmonie,
Un trait plus pur, un éclat plus vermeil ;
De tous ses feux l'Orient l'a brunie,
Et dans ses yeux rayonne le soleil !

Vous le voyez, c'est la beauté païenne,
Eclose un jour sous des cieus plus éléments ;
La poésie en fit sa souveraine,
Et lui donna tous les arts pour amants !

Dans le Paros Phidias la modèle,
Parrhasius lui prête sa couleur ;

Et mon amour lui jette l'étincelle
Qui donne à tout la vie et la chaleur!

Pygmalion, je comprends ton mensonge!
A toute idole élevons des autels;
Et, sur tes pas, je m'élançe en un songe
Vers des chemins ignorés des mortels.

AMOUR ET MARIAGE.



AIR : *Contre les chagrins de la vie.*

J'ai du champagne dans la tête,
Il faut que je chante à mon tour ;
Quand on est à pareille fête,
Chacun doit son couplet d'amour.
Mais vous vous dites, je le gage,
Que je me trompe ; dans ce jour,
Je dois parler de mariage,
Et j'allais vous parler d'amour,

Ce début n'est pas fort aimable
Pour les dames, pour les maris ;
Mais pourquoi faire de la fable,
Quand nous sommes tous des amis ?
Or, je puis le dire, à mon âge,
Sans équivoque et sans détour,
Sans connaître le mariage,
Je crois connaître un peu l'amour.

Permettez donc que, sans licence,
Ici, je vous parle entre nous ;
Je suis cousin, sans conséquence,
Et tant pis si l'autre est jaloux.
Sachez donc que le cousinage
Donne bien des droits en retour,
Non pas celui de mariage,
Mais peut-être celui d'amour.

Je suis fou!.. vous êtes un ange ;
Je veux tracer votre portrait :
Un portrait, c'est une louange,
S'il est digne de son sujet.
Mais Pierre change de visage ;
Il craint peut-être qu'à mon tour,
En vous parlant de mariage,
Je ne vous glisse un mot d'amour.

Votre époux est un gai compère,
Toujours franc, joyeux et malin ;
Le plus aimable caractère,
Ne parlant ni grec ni latin.
Aussi, de son charmant ménage
Faisant son unique séjour,
Il sera bon en mariage,
Comme il était bon en amour.

Quant à cet oncle fort sévère,

Et de ses droits fort envieux,
Il faudra, pour le satisfaire,
Un fort grand nombre de neveux.
Que, par le plus heureux partage,
Chaque année en mette un au jour,
Pour prouver que le mariage
N'éteint pas les feux de l'amour.

* MACÉDOINE.



Air connu.

Quel siècle heureux que le siècle où nous sommes!
On peut de tout parler en liberté :
Je veux enfin des choses et des hommes
Vous dire ici toute la vérité :
 Drinn, drinn, drinn.

Un omnibus tombe dans une ornière ;
Deux étalons veulent l'en arracher ;
Mais cent baudets le tirent en arrière...
Grand Dieu ! que va devenir le cocher?..
 Drinn, drinn, drinn.

Ces cent baudets portent sur leurs épaules
Un camarade assez lourd, assez laid ;
De nouveaux rois il veut peupler les Gaules...
Rassurez-vous, cet âne est un mulet.
 Drinn, drinn, drinn.

Girardino voudrait trois ministères ;
Je trouve, moi, que c'est un peu beaucoup ;
Car si ces trois faisaient bien leurs affaires,
J'aimerais mieux qu'on n'en eût plus du tout.

Drinn, drinn, drinn.

Imposons tout, chiens et propriétaires,
Habits, chapeaux, surtout les chapeaux gris ;
J'aime l'impôt sur les célibataires,
Puisqu'ils ont bien l'impôt sur les maris...

Drinn, drinn, drinn.

Il est encor bien des choses que j'aime,
Les fous sans trône, ou les trônes sans fous ;
J'aime les choux, j'aime le porc lui-même ;
Mais s'il s'agit d'aimer le porc aux choux...

Drinn, drinn, drinn.

Le grand Colomb qui trouva l'Amérique,
N'en rapporta, comme on sait, rien de bon :
Voilà qu'on court par-delà le Mexique
Chercher de l'or : qu'en rapportera-t-on ?...

Drinn, drinn, drinn.

Les beaux pays que ceux du phalanstère !
Dans du coton Fourier met ses élus ;
Rien ne leur manque... excepté la lumière ;

Mais il est vrai qu'avec un œil de plus...

Drinn, drinn, drinn.

Le peuplier (étrange catastrophe!)

Le peuplier (retenez bien ceci)

Le peuplier est un grand philosophe;

Quant à Cabet, mon avis le voici :

Drinn, drinn, drinn.

Alexandrine est celle que j'adore ;

Je donnerais trois princesses du sang,

Mes dix couplets, ma pipe et plus encore,

Pour seulement embrasser Alexan

Drinn, drinn, drinn.

JE PÊCHE A LA LIGNE.



AIR : *J'espère à vos parents.*

Il est un clair ruisseau
Protégé par des saules,
Qui m'offrent en rideau
Leur ombrage et leurs gaules ;
Là, dans l'herbe et les joncs,
Vit la troupe maligne
Des frétilants goujons,
Que je pêche à la ligne.

Là, je trouve un réduit
Inaccessible au monde,
Et mon heure s'enfuit
Au murmure de l'onde.
Là, j'ai la paix du cœur,
Mon potager, ma vigne
Et mon parfait pêcheur...
Car je pêche à la ligne.

Que d'autres plus hardis,
Et peut-être moins sages,
Des océans maudits
Dépeuplent les rivages !
Pour être un gros pêcheur
J'ai l'âme trop bénigne ;
Leurs filets me font peur,
Moi, je pêche à la ligne.

Je sais qu'en vos cités
Des intrigants voraces
Happent les dignités,
Les croix, l'or et les places.
De toutes ces grandeurs
Je ne me sens pas digne ;
Donnez-les aux voleurs,
Moi, je pêche à la ligne.

Du choc des passions
Spectateur insensible,
Les révolutions
Me trouvent impassible.
Rois fous, peuples légers,
Pour un mot, pour un signe
Vous vous entr'égorgez...
Moi, je pêche à la ligne.

On dit que nos aïeux

Sont chassés du Parnasse,
Et que de nouveaux dieux
Sont assis à leur place :
Dieux qui chassez Boileau,
Racine et Delavigne,
Ne troublez pas mon eau,
Moi, je pêche à la ligne.

De ce ruisseau lointain
La source est peu connue,
Mon poisson, bien fretin,
Ma pêche, bien menue ;
Mais aux décrets du sort.
Content, je me résigne,
Et j'attendrai la mort
En pêchant à la ligne.

LES PEUPLES.



Air de la Sentinelle.

Sur le palais, d'où nos rois sont chassés,
La garde veille au salut de la France ;
Foulant aux pieds ces lambris renversés,
Interrogeons la nuit et le silence :

Le peuple en ses robustes doigts
Brise une couronne flétrie ;
Mon Dieu, qui foudroyez les rois,
Des peuples entendez la voix,
Veillez aussi sur ma patrie!

Ils sont bannis... respect à leurs malheurs !
Un autre sol couvrira leur poussière ;
La liberté, le front paré de fleurs,
Verse sur nous sa gloire et sa lumière.
Les flots et les vents à la fois
Sur eux déchainent leur furie ;

Mon Dieu, qui foudroyez les rois,
Des peuples entendez la voix,
Veillez aussi sur ma patrie!

Un cri s'élève!... et l'Europe est en feu!
L'écho s'émeut, les nations se dressent!...
Laissez passer la justice de Dieu :
L'océan s'ouvre, et les Alpes s'abaissent!...
Partout des trônes et des lois
Croule la majesté meurtrie!...
Mon Dieu, qui foudroyez les rois,
Des peuples entendez la voix,
Veillez aussi sur ma patrie!

Non, écoutez!... Le vent qui vient du nord,
N'apporte ici que des cris de vengeance ;
Des fers cruels, plus cruels que la mort,
Pèsent là-bas aux mains d'une autre France!...
N'entendez-vous pas cette voix
De la Pologne qui vous crie?...
« O vous, qui foudroyez les rois,
Des peuples consacrez les droits,
Et rendez-nous une patrie! »

La nuit s'achève et le ciel a grandi!
De feux plus vifs l'orient se colore ;
Puissent nos fils saluer ton midi,
Astre brillant, dont nous voyons l'aurore!

Va porter, sous des cieus plus froids,
Un rayon à la Sibérie!...

Mon Dieu, qui foudroyez les rois,
Des peuples bénissez les droits,
Veillez toujours sur ma patrie!

JE RIS.



Air du vaudevillle le Roi et le Fermier.

Les méchants ont le vin maussade,
Les savants, le vin sérieux,
Les bavards, le vin ennuyeux,
Les sots, le vin malade!
Moi, chaque fois que je suis gris,
Je ris !

Haïr n'est pas dans ma nature,
Je ne sais pas me courroucer ;
Que d'autres s'en aillent tancer
La fraude et l'imposture ;
Je les corrige à meilleur prix,
J'en ris !

Ni les sermons, ni les férules
Ne nous ont faits plus studieux ;
Si les hommes sont odieux,
Rendons-les ridicules.
Pour mieux les vouer au mépris,
J'en ris !

Que m'importent ces communistes,
Ces apôtres fort peu chrétiens,
Réformistes, harmoniens
 Ou libres-échangistes !
Que l'on réfute leurs écrits...
 J'en ris !

Je n'ai jamais pris à partie
Les aigles de nos facultés,
Ni les modernes sommités
 De l'homœopathie !
Si leurs malades sont guéris,
 J'en ris !

Tous ces nains jaunis par l'envie,
Gorgés de vols ou de budgets,
Qu'ils soient brigands dans les forêts
 Ou pachas en Turquie ;
Qu'ils soient ministres à Paris,
 J'en ris !

Les dentistes couvrent la France ;
Nous avons des sorciers plus forts,
Qui vous font trouver des trésors,
 A dix francs par séance ;
Si les cupides y sont pris,
 J'en ris !

Je ris de toutes les folies,
Je ris des sages tels que nous.
Et (peut-être m'en blâmez-vous ?
Des femmes trop jolies ;
Parfois aussi de leurs maris
Je ris !

PASTORALE.



AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*

Pâle habitant de la ville adorée
Où le plaisir doit abrèger les jours,
Tu crois avoir, dans ta prison dorée,
Tous les bonheurs et toutes les amours.
Viens dans les champs où brille la verdure ;
Dans nos sentiers viens égarer tes pas ;
Nous entendrons la voix de la nature :
C'est une voix que tu ne connais pas.

Quand, de tes murs franchissant la barrière,
Tu viens l'été reposer ta langueur,
Dans ta villa tu rêves de chaumière,
Et dans ton parc tu te crois laboureur.
Mais cet amour d'un recoin solitaire,
Que de tes mains cent fois tu retournas,
Ce doux souci, cet amour de la terre,
C'est un amour que tu ne connais pas.

Tu ne sais pas cette sollicitude
Du beau soleil, de la pluie et des vents ;
Tu ne sais pas par quelle longue étude
Du lendemain nous devenons savants ;
Et lorsque sont les moissons dépouillées,
Ou que les champs dorment sous les frimas,
La promenade ou les longues veillées...
C'est un loisir que tu ne connais pas.

Ces longs épis, trop inclinés peut-être,
Combien de fois est-on venu les voir !
Dans ces raisins que le soleil pénètre,
Que de travaux, de craintes et d'espoir !
Mais que t'importe !... Et tu bois, et tu manges,
Sans t'informer au sein de tes repas,
Comment se font les blés et les vendanges...
Ce sont des soins que tu ne connais pas.

Vois, c'est le soir : Dans la plaine plus sombre
Le bruit se meurt plus lointain et plus sourd.
Des moucheron les pléiades sans nombre
Demain encore annoncent un beau jour.
Puis l'horizon disparaît et s'efface ;
Puis tout se tait : On n'entend plus là bas
Que le bonsoir d'un paysan qui passe...
C'est un salut que tu ne connais pas.

O gens heureux ! O campagne paisible,

Que vous avez de calme et de fraîcheur!
Non. Ces tableaux te laissent insensible :
L'air des cités a corrompu ton cœur.
Les jeux, le luxe, et le monde, et l'envie
Convient mieux à tes sens délicats.
Va, laisse-nous notre tranquille vie,
C'est un bonheur que tu ne comprends pas.

LE SOUPER DE MANON.



Blaise, dit la fillette,
Je viens souper chez vous...
— Souper dans ma chambrette?
Mais comment ferons-nous?...
Car je n'ai qu'une assiette...
— C'est assez, dit Manon.

Blaise prétend que non!

Blaise, mon ami Blaise,
On est très-bien ici ;
Mettez-vous à votre aise,
Asseyons-nous ainsi...
— Mais je n'ai qu'une chaise!
— C'est assez, dit Manon.

Blaise prétend que non!

Une chaise, une assiette,
Cela suffit vraiment,

Partageons la serviette
Et soupçons... — Mais comment ?...
Je n'ai qu'une fourchette!...,
— C'est assez, dit Manon.

Blaise prétend que non !

Blaise, qu'allez-vous faire?
— Je ne fais rien du tout.
— Voulez-vous bien vous taire !..
Blaise, buvons un coup...
— Mais je n'ai qu'un seul verre!...
— C'est assez, dit Manon.

Blaise prétend que non !

Vous froissez ma toilette,
Blaise, délacez-moi...
Tirez ma collerette...
Et couchons-nous... — Sur quoi?...
Je n'ai qu'une couchette...
— C'est assez, dit Manon,

Blaise prétend que non !

Mais quoi!... Blaise lui-même,
Le matin, à mi-voix
Disait : « Manon, je t'aime ! »

Pour la troisième fois...

Non, pour la quatrième!...

— C'est assez, dit Manon.

Blaise prétend que non!

CHAUVIN.



Air du Réveil du peuple.

Lorsque Chauvin se met à boire,
Il raconte tous ses hauts faits;
Et quand il parle de sa gloire,
De boire il ne cesse jamais.
Près du héros octogénaire
Les jeunes gens viennent s'asseoir.
— Allons, Chauvin, encore un verre!
Ta femme te battra ce soir.

La victoire oubliait nos armes;
Il a bien fallu l'oublier :
Chauvin a dévoré ses larmes
Sous la blouse de l'ouvrier.
Mais il est toujours militaire;
Le vin lui rend le souvenir...
— Allons, Chauvin, encore un verre,
Et tes beaux jours vont revenir.

Déjà voyez comme il s'élançe
Par sa jeune ardeur emporté!
Il ajoute un r à la France ;
Il en met trois à liberrrté !
Dans le récit de chaque guerre
Il ajoute un ou deux combats...
— Allons, Chauvin, encore un verre ;
Dans le nombre on ne le voit pas.

Prenant sa course vagaboude,
Il part, avant seize ans entiers,
Pour son voyage autour du monde,
Sans équipage et sans souliers.
Mais, après dix ans de misère,
Il était nommé caporal !...
— Allons, Chauvin, encore un verre ;
Nous te nommerons général.

« J'ai vu, dit-il, la république
Ebranlant le vieil univers ;
J'ai vu l'Italie et l'Afrique
A travers les monts et les mers ;
Et les pyramides de pierre,
Que de mon nom je décorais! »
— Allons, Chauvin, encore un verre,
Et tu verras le double après.

« J'ai salué dans la campagne

Les nations à leur réveil ;
J'ai vu le Rhin et l'Allemagne,
Puis Austerlitz et son soleil ;
Puis le Kremlin et sa poussière,
Puis, après tant d'exploits... » — Eh bien ?
Eh ! bien, Chauvin, encore un verre,
Et puis tu ne verras plus rien.

Mais, comme son maître indomptable,
Chauvin est victime du sort :
Chauvin est tombé sous la table
En s'écriant : « Il n'est pas mort ! »
— Chauvin, restons couchés par terre.
Unis en nous serrant la main ;
Allons, Chauvin, encore un verre !
Ta femme te battra demain.

LE CHAMPAGNE.



Air des Comédiens (sans reprise).

Beau prisonnier, dont les échos fidèles
Ont retenu les chants et la gaité,
A tes esprits je veux rendre leurs ailes ;
Viens respirer l'air et la liberté.

Assez longtemps, dans ta prison profonde
Enseveli par des maîtres ingrats,
Tu demeuras oublié de ce monde,
Qui t'aurait dû l'oubli de ses combats.

L'heure a sonné : surgis à la lumière ;
Viens resplendir à l'éclat des flambeaux ;
Secoue enfin cette humide poussière,
Que les hivers attachent aux tombeaux.

Tu nous diras tes refrains d'allégresse,
Tu chanteras l'espoir et la beauté ;
Mais laisse-moi, sous ma main qui te presse,
Sécher les pleurs de ta captivité.

De nos beaux jours entretiens la mémoire,
En nos penses rappelle la vigueur ;
Enflamme-nous aux rayons de ta gloire ;
Mais viens d'abord te chauffer à mon cœur.

Oui, tu frémis ; et cette douce étreinte
Rend leurs vertus à tes sens engourdis ;
Et sous le joug, dont tu gardes l'empreinte,
Impatient, tu grondes et bondis !

Je veux doubler l'ardeur qui te dévore ;
Sois donc heureux, vois, j'ai rompu tes fers ;
Un seul lien te tient captif encore,
Il est brisé... pars libre dans les airs !...

Non ; pas encore... un malheureux esclave,
Que l'habitude au joug a façonné,
Quand une main a brisé son entrave,
Reste un moment immobile, étonné.

Mais il est temps, et ton heure s'achève ;
Je viens aider tes généreux efforts ;
Oui, regardez, il grandit, il s'élève :
Monte, pars, vole, et répands tes trésors !

Vin de Champagne, enivrante maîtresse,
Viens, le front libre et les cheveux épars !...

Brise à ton tour le joug qui nous oppresse,
Et de ton prisme éblouis nos regards.

Fais-nous savoir que la vie a des charmes ;
Qu'à nos douleurs succèdent nos plaisirs ;
Verse à nos cœurs l'oubli de leurs alarmes,
Verse à nos sens l'ardeur de leurs désirs !

UNE FÉE.



S'il faut vous dire
Quelle est cette beauté,
Dont le sourire
Par des dieux fut chanté ;
C'est une fée
Invisible à nos yeux ;
Chantez, Orphée ;
Eurydice est aux cieux.

De notre monde
Elle compte les jours ;
Mais, jeune et blonde,
Elle est belle toujours :
C'est une fée
Invisible à nos yeux ;
Chantez, Orphée ;
Eurydice est aux cieux !

D'abord maîtresse
Des âges inconnus,

Elle est déesse
Et se nomme Vénus :
C'est une fée
Invisible à nos yeux ;
Chantez, Orphée ;
Eurydice est aux cieux !

Puis le génie,
Elevant ses autels,
L'a rajeunie
En des vers immortels ;
C'est une fée
Invisible à nos yeux ;
Chantez, Orphée ;
Eurydice est aux cieux !

Qu'elle se nomme
Ange, esprit ou démon,
Délia à Rome,
Laure, Elvire ou Lison,
C'est une fée
Invisible à nos yeux ;
Chantez, Orphée,
Eurydice est aux cieux !

DANS CINQUANTE ANS.

Enfants, ne portez pas envie
Au flot qui court précipité ;
Si le temps emporte la vie,
Il donne l'immortalité.
Le sable que le feu dévore,
Produit les métaux éclatants ;
Ecoutez-moi, vous qui vivrez encore
Dans cinquante ans.

A peine aurez-vous en mémoire
Des noms illustres aujourd'hui,
Enfants précoces de la gloire,
Qu'un orage emporte après lui.
Mais, dans le ciel de notre France,
Des astres, respectés du temps,
Rayonneront, grandis par la distance,
Dans cinquante ans.

Adieu, divinités fragiles,
Petits auteurs de grands romans,

Adieu, romantiques argiles,
Qui vous pensiez des monuments.
Mais salut, jeunesse divine,
Que vont réchauffer les printemps :
Vivez toujours, Béranger, Lamartine,
Dans cinquante ans.

— Mais dites-nous plutôt, grand-père,
Quand les hommes seront meilleurs,
Quand la vertu sur cette terre
Ne trouvera plus de railleurs,
Quand la fraternité féconde
Unira les peuples flottants?...

— Dieu, mes enfants, peut seul changer le monde...
Dans cinquante ans.

— Mais au moins, dites-nous, grand-père,
Quand viendra l'honneur nous parler,
Et quand la perfide Angleterre
Sentira son île trembler ;
Quand un étendard tricolore,
A travers les flots inconstants...?

— Mes chers enfants, puissiez-vous vivre encore,
Dans cinquante ans !

LES HOMMES UTILES.



AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Mon cher Edmond, qu'allez-vous faire ?
Car enfin se croiser les bras,
Fumer, chanter, aimer et plaire,
C'est être inutile ici-bas.
Pour tous les hommes raisonnables
Le travail doit être une loi ;
Pour être utile à vos semblables,
Mon cher, il faut prendre un emploi.

Suivez la loi de la nature :
Vendez à d'honnêtes bourgeois
Des tissus à fausse mesure,
Ou des aliments à faux poids,
Ou des romans interminables,
Ou du savon rafraichissant...
Pour être utile à vos semblables,
Mon cher, faites-vous commerçant.

Si l'uniforme militaire
Sourit plus à votre raison,
Allez goûter sur la frontière
Les douceurs de la garnison;
Ou poursuivre, au milieu des sables,
L'Arabe d'Alger à Blidah...
Pour le repos de vos semblables,
Mon cher, faites-vous donc soldat.

Ou bien consacrez vos années
A guérir vos frères souffrants,
Par la diète, par les saignées
Et les visites à dix francs ;
Puis vos malades incurables
Vous appelleront assassin...
Pour la santé de vos semblables,
Mon cher, faites-vous médecin.

Ou défenseur plein de courage
De tous les orphelins français,
Vous grugerez leur héritage,
Mais vous gagnerez leur procès ;
Et puis, tous les bavards aimables
Deviennent des hommes d'état...
Pour le bonheur de vos semblables,
Mon cher, faites-vous avocat,

Mais non, demeurez inutile,
Bravez le monde et ses brocards ;
Restez paresseux et tranquille,
Aimez les lettres et les arts ;
Ayez des amis véritables,
Fuyez le mal, cherchez le bien...
Pour le malheur de vos semblables,
Mon cher, ne faites jamais rien.

FANTAISIE.



Air de l'Epicurienne de V^{or} MASSÉ.

Adèle est brillante et vermeille
Comme l'aurore qui s'éveille
A l'horizon des doux climats :
Dans ses beaux yeux l'azur se pose ;
Sa bouche est une fleur éclosé...
Mais hélas ! Je ne l'aime pas.

Clémence est la douce figure
Tranquille comme une onde pure,
Sensible comme les lilas ;
Je sais bien que sa tête est blonde,
Et l'on dit que sa jambe est ronde ;
Mais hélas ! Je ne l'aime pas.

Julie est la ricuse fille ;
L'esprit dans sa bouche pétille,
Et n'épargne rien ici-bas :
Elle en a même pour médire ;
Son existence est un sourire ,
Mais hélas ! Je ne l'aime pas.

Clarisse est la pâle créole ;
L'amour est dans sa tête folle,
Et le plaisir entre ses bras.
Le feu jaillit de sa prunelle ;
Chacun la nomme la plus belle ;
Mais hélas ! Je ne l'aime pas.

Il en est une autre sur terre,
Sans qui mon cœur est solitaire,
Et dont le nom se dit tout bas ;
Je sens près d'elle un trouble extrême,
Et je lui redis que je l'aime ;
Mais las ! Elle ne m'aime pas.

LES RATS.



AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Que font-ils donc dans mon alcôve étroite ?
En tous les sens j'ai beau me retourner,
De droite à gauche, et puis de gauche à droite,
Dans le tympan ils viennent me corner !
J'entends partout s'effondrer ma muraille,
Grincer le bois et le plâtre gémir ;
Dieu ! les Titans commencent leur bataille !...
Les rats, les rats m'empêchent de dormir.

Quel bruit ! il pleut ! il vente ! je frissonne !
Là-bas l'hiver... Je pense avec horreur
Au malheureux, que le froid aiguillonne ;
Je songe encore au pauvre voyageur.
Dans la forêt que l'aquilon tourmente,
Il marche seul, oh ! comme il doit frémir !...
La forêt tombe... et la mer écumante... !
Les rats, les rats m'empêchent de dormir.

Les yeux fermés, combien je vois de choses
Que je ne vis jamais les yeux ouverts :
Des diables noirs et des sylphides roses,
Tourbillonnant dans des nuages verts !
Bien loin, là-bas, j'aperçois une femme,
Fleur du désert, que maltraite un émir ;
Je vois crouler les tours de Notre-Dame!...
Les rats, les rats m'empêchent de dormir.

J'ai traversé l'océan Atlantique,
J'ai découvert des pays inconnus :
Un continent, que je nomme Amérique,
Des fleuves d'or, et des hommes tout nus.
Je veux bien haut proclamer ma conquête ;
Sur un rocher j'essaie à m'affermir ;
Le rocher roule et me casse la tête!...
Les rats, les rats m'empêchent de dormir.

Ah! qu'il est doux de battre la campagne!
Je laisse aller mes jambes au hasard ;
Parbleu! je suis dans la blonde Allemagne,
Je m'en vais voir Jellachich et Mozart !
Je vois rouler des torrents d'eau-de-vie,
S'enfuir des rois et des canons vomir ;
Et nos tambours entrent dans Varsovie!...
Les rats, les rats m'empêchent de dormir.

Sur le soleil j'ai braqué ma lunette ;
Je sens vers lui des ailes m'élever ;
Chemin faisant, je trouve une planète
Que Leverrier n'eût pu jamais trouver !
Je t'y rencontre, ô ma belle maîtresse ;
Que viens-tu faire?... Ah! je me sens blémir!...
Un vieux magot sous mon nez la caresse...
Les rats, les rats m'empêchent de dormir.

Bon! me voilà dans les sombres abîmes !
Je reconnais Babylone et Paris ;
De l'arsenic je compte les victimes,
Dieu! quel monceau de rats et de maris !
Au bord fatal je cherche en vain Voltaire ;
Près de Lafarge est mon chien Casimir...
J'irai demain chez mon apothicaire ;
Les rats enfin me laisseront dormir !

LES ÉCREVISSÉS.



Air de Paillasse.

Les écrevisses autrefois
Ne marchaient qu'en arrière ;
Voici que des docteurs sournois
Nous prouvent le contraire.
Mais, croyez-le bien,
Ils n'en savent rien,
Ce sont pures malices ;
Je les vois toujours
Marcher à rebours,
Vivent les écrevisses !

Croyez-en ces poissons savants,
Tout est en décadence ;
Les morts ont tué les vivants,
Bien avant leur naissance.
Pauvres écrivains,
Vos efforts sont vains ;

Allez, prêtres novices,
Baiser les autels
Des dieux immortels,
Vivent les écrevisses!

Oui, bientôt on s'habillera
Suivant l'antique mode ;
Dans tous les arts on proscriera
La nouvelle méthode ;
Ils sont préparés
A siffler Duprez,
Ponchard fait leurs délices ;
Quant à Rossini,
C'est déjà fini,
Vivent les écrevisses!

Supprimons les inventions
De l'école nouvelle ;
Le gaz et ses explosions
Valent-ils la chandelle ?
Les chemins de fer,
Vomis par l'enfer,
Sont du diable complices ;
Parbleu! les coucous
Étaient bien plus doux!
Vivent les écrevisses!

Doucement nous remonterons
Le fleuve de la vie ;
Peut-être que nous trouverons
Sa source en Moscovie :
Nos filles, nos sœurs,
Pour de grands seigneurs
Garderont leurs prémices !
Nous aurons des rois,
Nous en aurons trois !
Vivent les écrevisses !

Mais les écrevisses, ma foi,
Sont fort bonnes à table :
Dans du vinaigre, croyez-moi,
C'est un mets délectable.
Pour des crustacés,
Ce n'est point assez,
Joignons-y des épices ;
Nous les mangerons,
Et nous chanterons :
Vivent les écrevisses !

LA MEUNIÈRE ET LE MOULIN



Musique de Darcier.

Elle est belle, la meunière,
Et son moulin est béni :
Elle est là, joyeuse et fière
Comme l'oiseau dans son nid.

Il est là, sur la colline,
Comme un géant s'élevant ;
Il étend sa longue échine
Et ses bras rouges au vent.

Il est deux choses sur terre
Dont mon cœur est plein :
J'aime la meunière ,
J'aime le moulin.

Voyez comme elle est pimpante
Avec son simple jupon ;
Ecoutez comme elle chante
Et rechante sa chanson.

Voyez-le, fier sur sa base,
S'agitant soir et matin ;
Ecoutez comme il écrase
Les épis qui font le pain.

Il est deux choses sur terre
Dont mon cœur est plein .
J'aime la meunière,
J'aime le moulin.

Oui, j'en jure par mon âme,
Celui-là serait heureux,
Qui pourrait avoir pour femme
La meunière que je veux.
Il produit dans sa journée
Quatre beaux sacs ronds et blancs ;
Il rapporte par année
Au moins sept à huit cents francs.

Il est deux choses sur terre
Dont mon cœur est plein :
J'aime la meunière ,
J'aime le moulin.

Le moulin sans la meunière,
C'est le verre sans le vin ;
Mais aussi c'est vin sans verre
Que meunière sans moulin.

J'aurai des enfants, j'espère,
Mais il me faudrait enfin
La meunière pour les faire,
Pour les nourrir, le moulin.

Il est deux choses sur terre
Dont mon cœur est plein :
J'aime la meunière,
J'aime le moulin.

JEAN QUI PLEURE

ET JEAN QUI RIT



Musique de Darcier.

Je pleure.

Je vois tout gris, je vois tout noir ;

J'ai bu trop de bon vin ce soir ;

Je vais être gris tout-à-l'heure :

Je pleure.

— Je ris.

Je vois tout bleu, je vois tout rose ;

Le vin est une douce chose ;

Voilà longtemps que je suis gris.

Je ris.

— Perds-tu la tête ?

— Perds-tu l'esprit ?

— Arrête ! — Arrête !

— Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! — Hi ! Hi ! Hi ! Hi ! -

C'est Jean qui pleure et Jean qui rit.

Je pleure.

J'ai l'estomac trop délicat ;
Je ne puis manger que d'un plat :
Aussi, je fonds comme du beurre.

Je pleure.

— Je ris.

Depuis que je me mets à boire,
Je ne mange que pour mémoire :
Aussi, vois comme je maigris.

Je ris.

— Perds-tu, etc.

Je pleure.

Mon épouse, la connais-tu ?
Es-tu bien sûr de sa vertu ?
Je crois que la tienne est meilleure.

Je pleure.

— Je ris.

Cela ne m'inquiète guère ;
Je suis bien sûr de mon affaire :
Je ne suis plus dans les conserits.

Je ris.

— Perds-tu, etc.

Je pleure.

Entends la voix de la raison :

Je veux rentrer à la maison.
Partons ; tu sais où je demeure.

Je pleure.

— Je ris.

Moi, je change de domicile ;
J'habite les champs ou la ville ;
J'ai plusieurs maisons dans Paris.

Je ris.

— Perds-tu, etc.

Je pleure.

Car, qu'est-ce que la vie, enfin ?
C'est un flacon de mauvais vin...
Mais pourquoi faut-il que l'on meure ?

Je pleure.

— Je ris.

Car la mort... Suis bien mon idée...
Est une bouteille vidée ;
On ne rend que ce qu'on a pris.

Je ris.

— Perds-tu la tête ?

— Perds-tu l'esprit ?

— Arrête ! — Arrête !

— Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! — Hi ! Hi ! Hi ! Hi ! —
C'est Jean qui pleure et Jean qui rit.

LA KERMESSE



Musique de Darcier.

Entends-tu là-bas
Les joyeux ébats ?
Javotte, c'est la kermesse :
Par tous les sentiers,
Bourgeois et fermiers,
Chacun s'agite et se presse.

La danse va commencer
Superbe ;
Ma Javotte, viens danser
Sur l'herbe.

Couples assortis,
L'un sur l'autre assis,
S'embrassent sous le feuillage ;
Et les vieux époux,
Dessus ou dessous,
A table font mariage.

La foule entre quatre ormeaux

Se presse ;
L'orchestre sur deux tonneaux
Se dresse.

L'archet a crié ;
Chacun est sur pié :
Filles et garçons, en place !
On n'invite pas :
On prend par le bras
La plus belle ou la plus grasse.

Chaque visage se teint
De joie,
Ou dans un grand pot d'étain
Se noie.

Robes, cotillons,
Cheveux bruns ou blonds,
Blanes bonnets avec dentelle,
Tabliers, mouchoirs,
Rouges, blanes ou noirs,
Tout court, tout erie et se mêle.

Des cheveux jusqu'aux talons,
Tout tremble :
Viens, Javotte, brimbalons
Ensemble.

J'aime tes yeux bleus,

Et tes grands cheveux
Blonds comme des grains d'avoine ;
Tes grosses couleurs
Sont comme des fleurs
De pavot ou de pivoine.

On doit s'embrasser après
La danse :
Javotte, nous serons prêts
D'avance.

Sautons comme il faut,
Bien fort et bien haut,
Pour qu'on nous regarde faire ;
Puis nous tournerons
En faisant des ronds,
Des ronds à rouler par terre.

Et si quelque autre amoureux
Te lorgne,
Tant pis s'il revient boiteux
Ou borgne.

Et puis, à la fin,
Quand nous aurons faim,
Nous irons à la gargote :
Là, nous souperons,
Et puis nous rirons,
Et puis nous... rirons, Javotte.

PIERRETTE ET PIERROT



Musique de Darcier.

Quinze ou seize ans, fraîche toilette,
Court jupon et corsage ouvert,
Un bonnet blanc, un ruban vert,
Voilà Pierrette.

De gros souliers, un grand jabot,
Un pantalon de son grand-père,
Un habit tombant jusqu'à terre,
Voilà Pierrot.

On dit en confidence
Qu'ils se vont épouser.
Qu'en pensez-vous? — Je pense
Que Pierrot devrait refuser.

Un cou d'une blancheur parfaite,
Avec de charmants environs ;
Des cheveux bruns, des yeux marrons,
Voilà Pierrette.

La tournure d'un vieux magot,
Des cheveux roux, un œil verdâtre,
Un nez qu'on ne voit qu'au théâtre,
Voilà Pierrot.

On dit en confidence
Qu'ils se vont épouser.
Qu'en pensez-vous? — Je pense
Que Pierrot devrait refuser.

Regard mutin, mine coquette,
La malice avec l'enjoûment,
Feu de novice et cœur d'enfant,
Voilà Pierrette.

La conversation d'un pot,
Des yeux malins comme des bornes
Et l'esprit d'une bête à cornes,
Voilà Pierrot.

On dit en confidence
Qu'ils se vont épouser.
Qu'en pensez-vous? — Je pense
Que Pierrot devrait refuser.

Voilà que la noce s'apprête ;
A l'église on court se ranger ;
Robe blanche et fleur d'oranger,
Voilà Pierrette.

Pierrot dit oui, comme un grand sot ;
Puis aussitôt chacun de dire
Qu'on a vu Pierrette sourire...
Voilà Pierrot !...

Déjà Pierrette danse
Avec un invité.
Qu'en pensez-vous? — Je pense
Que Pierrot l'a bien mérité.

LES ÉCUS

Musique de Darcier.

Ma femme, le mariage
N'est pas tout amusement ;
Il faut régler son ménage
Et s'amuser sagement.
Vois-tu bien, ma bonne amie,
Il faut de l'économie :
Dépensons peu ; mais surtout,
Tâchons d'amasser beaucoup.

UN MENDIANT. (*Parlé.*) Monsieur, la charité,
s'il vous plaît. — Laissez-moi, mon ami, je n'ai
pas de monnaie.

— Mon ami, prenez-y garde,
C'est vous que cela regarde.
— Ma femme, tu me comprends,
Les écus font des enfants.

Certes nous avons d'avance
De quoi vivre, et même plus ;

Ce n'est rien, si l'on ne pense
A bien placer ses écus.
Tout ce que l'argent peut rendre,
Il faut savoir le lui prendre ;
L'eau va toujours à la mer,
Et l'argent coûte si cher !

Monsieur, etc..

— Mon ami, prenez-y garde,
C'est vous que cela regarde.
— Ma femme, tu me comprends,
Les écus font des enfants.

De vingt mille francs de rente
Que l'on fait fructifier,
On peut bien en tirer trente
Au moins, sans faire crier.
Avec dix, ou douze, ou treize,
Nous vivrons fort à notre aise ;
Tout le surplus de nos frais
Produira des intérêts.

Monsieur, etc..

— Mon ami, prenez-y garde,
C'est vous que cela regarde.
— Ma femme, tu me comprends,
Les écus font des enfants.

Avec la chance commune

Seulement, vois, dans vingt ans,
Quelle superbe fortune
Pour établir nos enfants,
Doux gages de notre flamme...
Nous en aurons deux, ma femme ;
Nos calculs seraient perdus,
S'il en venait un de plus.

Monsieur etc..

— Mon ami, prenez-y garde,
C'est vous que cela regarde.
— Ma femme, tu me comprends
Les écus font des enfants.

De ce que le ciel nous donne
Jouissons honnêtement ;
Ainsi, sans nuire à personne,
Nous vivrons en nous aimant.
La plus maligne satire
Sur nous n'aura rien à dire ;
Et, quant à faire du bien,
C'est bon pour ceux qui n'ont rien.

Monsieur, etc..

— Mon ami, prenez-y garde,
C'est vous que cela regarde.
— Ma femme, tu me comprends,
Les écus font des enfants.

UN MARI MALHEUREUX

Musique de Darcier.

Qu'ai-je donc fait aux dieux
Pour être leur victime?
Suis-je un homme odieux?
Ai-je commis un crime?
Vous voyez devant vous
Un mortel déplorable,
Le malheureux époux
D'une femme adorable!

Monsieur, qu'en dites-vous?
Qu'en dites-vous, Madame?
Ah! plaignez un époux
Adoré de sa femme!

Car si Clémence enfin
Était comme les autres,
Si j'avais le destin
De tant de bons apôtres,

J'aurais pour avocats
Ses torts et ses caprices ;
Mais quelle femme, hélas !
Elle n'a pas de vices !...

Monsieur, qu'en dites-vous ?
Qu'en dites-vous, Madame ?
Ah ! plaignez un époux
Adoré de sa femme !

Elle est d'une douceur
A vous rendre malade.
Si j'avais le bonheur
De la trouver maussade,
J'aurais quelque raison,
Pour adoucir ma peine,
De faire le garçon
Une fois par semaine.

Monsieur, qu'en dites-vous ?
Qu'en dites-vous, Madame ?
Ah ! plaignez un époux
Adoré de sa femme !

Si son ardeur du moins
Était plus raisonnable...
Mais des plus tendres soins
Sans cesse elle m'accable.
Elle est, dans son amour,

Pire que vingt maîtresses ;
Je ne puis un seul jour
Eviter ses tendresses.

Monsieur, qu'en dites-vous ?
Qu'en dites-vous, Madame ?
Ah ! plaignez un époux
Adoré de sa femme.

Que de fois je me dis :
Si ma femme était laide,
J'irais voir mes amis
Anténor et Tanerède ;
Si quelque beau garçon
La trouvait plus sensible,
Je pourrais bien... Mais non !
Elle est incorrigible !...

Monsieur, qu'en dites-vous ?
Qu'en dites-vous, Madame ?
Ah ! plaignez un époux
Adoré de sa femme.

Enfin je suis battu ;
Je l'accorde moi-même ;
Non... C'est trop de vertu :
Il faut bien que jé l'aime.
Elle mourrait sans moi :
Je ne suis plus mon maître ;

Je crois presque, ma foi,
Que j'aimerais mieux être...

Monsieur, qu'en dites-vous ?

Qu'en dites-vous, Madame ?

Ah ! plaignez un époux

Adoré de sa femme.

MAY

(F A B L I A U)



Musique de Darcier.

Oh ! may !

Oh ! may !

Oh ! le joli mois de may !

(VIEILLE CHANSON.)

« May ramène les longs jours :

C'est trop être endormie ;

May réveille les amours :

Réveillez-vous, ma mie.

Oh ! may !

Oh ! may !

Oh ! le joli mois de may !

Viens voir si l'oiseau des bois

Chante toujours de même,

Et si les fleurs à ta voix

Répondront que je t'aime.

Oh! may!

Oh! may!

Oh! le joli mois de may! »

Jeanne entend son amoureux

Chantant sous sa fenêtre ;

Elle éveille ses grands yeux,

Qui ne dormaient peut-être...

Oh! may!

Oh! may!

Oh! le joli mois de may!

Jeanne s'habille, elle accourt,

Sans faire sa prière ;

Elle a corsage plus court

Et jupe plus légère.

Oh! may!

Oh! may!

Oh! le joli mois de may!

« Bonjour, Jeanne, fleur de thym,

Qui brilles sans parure,

Fraîche comme le matin,

Simple comme nature.

Oh! may!

Oh! may!

Oh! le joli mois de may!

Viens : au bois nous trouverons
Un feuillage bien tendre,
Où, tout bas, nous nous dirons
Ce qu'on ne doit entendre.

Oh ! may !

Oh ! may !

Oh ! le joli mois de may !

Nous secoûrons sous nos pas
Les pleurs de la rosée ;
Viens t'appuyer sur mon bras...
La route est malaisée.

Oh ! may !

Oh ! may !

Oh ! le joli mois de may !

Pose ton front près du mien ;
Mets ta main dans la mienne :
On dit que, pour s'aimer bien,
Il faut qu'on se soutienne.

Oh ! may !

Oh ! may !

Oh ! le joli mois de may !

Trois baisers tu me devras
Sur ta bouche mignonne ;
Celui-ci ne compte pas... »
C'est Jeanne qui le donne.

Oh ! may !

Oh ! may !

Oh ! le joli mois de may !

Laissez-les au bois s'enfuir

Dans la plus sombre allée ;

Jeanne voudrait revenir ;

Mais elle est si troublée !...

Oh ! may !

Oh ! may !

Oh ! le joli mois de may !

Frais lilas, plantes des champs,

Ouvrez vos fleurs nouvelles ;

Fauvettes, dites vos chants ;

Aimez-vous, tourterelles !

Oh ! may !

Oh ! may !

Oh ! le joli mois de may !

EST-CE TOUT ?



Musique de Darcier.

Puisque je vous rencontre, Elise,
C'est un beau jour.
Permettez donc que je vous dise
Tout mon amour.
Mon cœur bat, que c'est un délire ;
Laissez-moi tout bas vous le dire...

— Est-ce tout ? — Non. — Comment ! Ce n'est pas tout
Dépêchez-vous donc, monsieur Pierre ;
On m'attend, là-bas, chez ma mère.
Hélas ! comme il en dit beaucoup !
Ce n'est pas tout !..

— Comme vous avez belle mine
Sous ce bonnet ;
Et comme votre taille est fine
Dans son corset !
Vous avez la fraîcheur des roses,
Et puis, et puis, tant d'autres choses.

— Est-ce tout? — Non. — Comment ! Ce n'est pas tout ?

Dépêchez-vous donc, monsieur Pierre ;

On m'attend, là-bas, chez ma mère.

Hélas ! comme il en dit beaucoup !

Ce n'est pas tout !..

— Quand nous sommes tous deux ensemble,

Je sens en moi

Comme quelque chose qui tremble,

Je ne sais quoi...

Oh ! que je voudrais à l'église

Un jour entrer avec Elise !...

— Est-ce tout ! — Oui. — Comment ? c'est déjà tout !

Vous aviez le temps, monsieur Pierre ;

On ne m'attend plus chez ma mère.

Hélas ! Il n'en sait pas beaucoup :

C'est déjà tout !

LES DEUX.

AIR : *Elle aime à rire, elle aime à boire.*

J'ai deux amants, pas davantage :
L'un a tous les droits des maris ;
L'autre n'a que ceux qu'il a pris :
J'ai mon seigneur et j'ai mon page.
Comment donc faire un choix entre eux ?
Pourtant, celui que je préfère...
— C'est bien : Je vous entends, ma chère,
Ce n'est pas le premier des deux. —

Sans doute vous allez me dire
Que le premier est vieux et laid ?
Non pas : Il est jeune, il me plaît ;
Le second n'a rien pour séduire ;
Il n'est ni beau ni gracieux :
Eh bien, celui que je préfère...
— Allez, je vous entends, ma chère,
Ce n'est pas le plus beau des deux. —

Ainsi va l'humaine machine :
L'un est riche et l'autre sans bien ;
L'un me donne tout, l'autre rien,
Et de celui que je ruine
Souvent nous rions tous les deux.
Eh bien, celui que je préfère...
— Allez, je vous entends, ma chère,
Ce n'est pas le plus généreux. —

L'un n'aime que moi dans le monde ;
Son bonheur est de m'obéir ;
L'autre est tout prêt à me trahir
Pour la première brune ou blonde ;
Même il le ferait sous mes yeux...
Eh bien, celui que je préfère...
— Allez, je vous entends, ma chère,
Ce n'est pas le plus amoureux. —

Par l'un, j'ai calèche et toilette ;
Je suis dame du haut en bas ;
Quand l'autre me tient à son bras,
Je ne suis plus qu'une grisette.
Et quand il a bu... c'est affreux !...
Eh bien, celui que je préfère...
— Allez, je vous entends, ma chère,
Ce n'est pas le meilleur des deux.

LE VIEUX TILLEUL.

Il est bien pauvre ce village
Perdu sur la pente des monts ;
Mais nous l'habitons d'âge en âge,
Et de père en fils nous l'aimons ;
Mais là, sur la route prochaine,
Un arbre, hardi comme un pin,
S'élève, large comme un chêne ;
C'est le vieux tilleul du chemin.

L'ancien château tombe en ruines,
Ses grands murs se sont écroulés ;
Mais ses débris font deux usines
Et quatre granges pour les blés.
Et quand la journée est finie
Aux champs, au métier, au moulin,
Toute la troupe est réunie
Sous le vieux tilleul du chemin.

C'est là que l'heure nous appelle
Pour la prière ou pour le jeu ;

Car nous n'avons pas de chapelle,
Et sans curé nous prions Dieu.
Le dimanche, avec un seul cierge,
La messe est dite le matin ;
On voit l'image de la vierge
Sur le vieux tilleul du chemin.

Quand de ses branches élancées
Les mille fleurs parfument l'air,
Par nous elles sont ramassées ;
Les remèdes coûtent si cher !
Nous n'avons pas dans le village
De savant qui parle en latin ;
Le médecin qui nous soulage,
C'est le vieux tilleul du chemin.

Cent fois il fleurit pour nos pères ;
Il fleurira pour nos enfants.
Allez, paysans et bergères,
Danser sous l'arbre de cent ans.
Pas un pauvre, ici, ne demande
L'aumône en vous tendant la main ;
Passant, déposez votre offrande
Pour le vieux tilleul du chemin.

LE QUARTIER LATIN.

Non loin des bords de la Seine,
Paris ne connaît qu'à peine
Un quartier sombre et lointain,
Qui sur le coteau s'élève
Devers Sainte-Geneviève :
C'est le vieux quartier Latin.

Les maisons sont hautes,
Où perchent les hôtes
De ce paradis fangeux ;
C'est que la jeunesse
Est l'aimable hôtesse
Qui rit et monte avec eux.

Au sein de la grande ville,
C'est le studieux asile
Où l'on travaille en s'aimant ;
Chaque maison a sa gloire,
Chaque chambre, son histoire,
Chaque meuble, son roman.

Joyeux ermitage,
Où tout se partage,
La couchette et le repas ;
Pays d'espérance,
Où l'on ne dépense
Que l'argent que l'on n'a pas !

Tout s'accouple et se complète :
L'écolier cherche Lisette ;
Le lierre cherche l'ormeau.
L'étudiant solitaire,
C'est la plante hors de terre ;
C'est le poisson hors de l'eau.

Elle est si gentille,
La modeste fille
Qui chante dans son réduit !
Le jour couturière,
Le soir bayadère,
Que fait Lisette la nuit ?

Au Code combien d'atteintes !
Combien de flammes éteintes
Avant le terme promis !
Et parfois, sans qu'on y songe,
Le bail aussi se prolonge
Pour se léguer aux amis.

Anténor fidèle
Avec une Adèle
Est resté près de huit jours.
Puis d'autres arrivent ;
Les femmes se suivent
Et se ressemblent toujours.

Combien de types encore,
Depuis le gros Polydore
Qui mène Ursule au tambour
Jusqu'aux nouvelles recrues
Qui poursuivent dans les rues
Les veuves du Luxembourg !

Comment satisfaire
Le monde et son père,
La chaumière et l'examen ;
Le billard, l'école,
Lisette et Barthole,
La pipe et le droit romain ?

Puis arrivent les vacances ;
Que de tristes échéances
De la Seine à l'Odéon !
Arthur a passé sa thèse,
Et l'amoureuse Thérèse
Tombe d'Arthur en Léon.

O belle jeunesse,
Combien de sagesse
Dans tes plus fougueux ébats !
Qu'ils sont moins aimables,
Ces gens raisonnables,
Ces austères magistrats !

C'est là, dans une mansarde,
Que travaille l'avant-garde
Du siècle qui va venir ;
Turbulente pépinière,
Qui commence la carrière
Que tant d'autres vont finir.

Mais l'heure s'avance
De la décadence :
Lisette a passé les ponts ;
Elle a fait fortune,
Adieu, robe brune,
Blancs bonnets et courts jupons.

Quand sa thèse est terminée,
Un clerc de cinquième année
Parle comme un vieux robin ;
En sortant de la clinique,
Un docteur pharmaceutique
N'est plus même un carabin.

Las ! tout se disperse ;
Le quartier se perce,
Se transforme et s'assainit,
Des maisons plus belles
Vont remplacer celles
Où l'amour posait son nid.

Et, dans la cité nouvelle,
Un jour, quelque vieille Adèle,
Seul débris d'un siècle éteint ;
Dira, cachant son visage,
Aux Anténors d'un autre âge :
« Là, fut le pays Latin ! »

LES AMANTS D'ADÈLE.

Quoi ! des bijoux, un cachemire,
A vous, si pauvre l'an dernier !
Adèle, oseriez-vous me dire
Comment vous pouvez les payer ?
Un bonnet, une bagatelle
Comblaient vos modestes besoins...
Vous avez un amant, Adèle,
Vous avez un amant... au moins.

Ce n'est pas l'aiguille peut-être
Qui vous donne des diamants ?
Mais permettez que je pénètre,
Dans vos riches appartements.
Le luxe partout étincelle ;
L'or se niche dans tous les coins...
Vous avez deux amants, Adèle,
Vous avez deux amants... au moins.

Vous avez, à ce qu'on m'assure,
Deux chevaux ; on dit même trois :

Deux pour vous traîner en voiture,
L'autre pour vous porter au bois.
Voulez-vous que je vous rappelle
Ce que disent ces trois témoins?...
Vous avez trois amants, Adèle,
Vous avez trois amants... au moins.

Voilà ce qui s'appelle vivre...
Ce n'est pas encor tout, je crois :
Vous êtes inscrite au grand livre ;
Vous avez du cinq et du trois.
Ceci semble accuser, ma belle,
Un autre âge, avec d'autres soins...
Vous avez quatre amants, Adèle,
Vous avez quatre amants... au moins.

Voyons, Adèle, soyez bonne :
Sont-ils cinq... ou bien six... ou bien...
Sept?... Vous vous récriez, mignonne ;
Passe pour six, terme moyen.
Eh bien, ne soyez pas cruelle ;
Quittez ces grands airs superflus :
Vous aurez sept amants, Adèle,
Vous aurez sept amants... au plus.

MONSIEUR BOURGEOIS.



Monsieur Bourgeois est un brave homme,
Bon époux, bon père et marchand ;
Simple, rangé, sobre, économe,
Peu vaniteux, et pas méchant.
Mais, quand il parle politique,
Il devient amer et caustique...

Monsieur Bourgeois, (*bis*)
Prenez garde, monsieur Bourgeois,
Vous allez vous brûler les doigts.

Monsieur Bourgeois a l'habitude
D'aller au café tous les soirs.
C'est là qu'il a fait une étude
De ses droits et de ses devoirs.
Il parle, s'agite, raisonne,
Manifeste et pétitionne!...

Monsieur Bourgeois, (*bis*)
Prenez garde, monsieur Bourgeois,
Vous allez vous brûler les doigts.

S'il pouvait gouverner la France,
Comme tout se mènerait mieux !
Il supprimerait la dépense,
La police et les factieux.
Il ferait marcher le commerce
Et voudrait conquérir... la Perse...

Monsieur Bourgeois, (*bis*)
Prenez garde, monsieur Bourgeois,
Vous allez vous brûler les doigts.

Quand monsieur Bourgeois est colère,
Ne soyez pas sur son chemin !
Il passe sa journée à faire
Ce qu'il regrettera demain.
Pour le moindre mot, il se cabre ;
Il prend son fusil et son sabre !...

Monsieur Bourgeois, (*bis*)
Prenez garde, monsieur Bourgeois,
Vous allez vous brûler les doigts.

Il part comme une giboulée :
Ne l'arrêtez pas, sacrebleu !
Puis, quand la maison est brûlée,
Il se met à crier : « Au feu ! »
Il veut battre le locataire,
Les pompiers et le commissaire !..

Monsieur Bourgeois, (*bis*)

Prenez garde, monsieur Bourgeois,
Vous allez vous brûler les doigts.

Puis il revient dans sa boutique,
Penaud, mais turbulent toujours :
Sa femme, la douce Angélique,
Le met au pain sec pour trois jours.
Même on ne sait, en son absence,
Jusqu'où peut aller la vengeance...

Monsieur Bourgeois, (*bis*)

Qu'avez-vous fait, monsieur Bourgeois?
Vous vous êtes brûlé les doigts.

LE CHATEAU ET LA CHAUMIÈRE.



Le seigneur de cette terre
Habite un manoir altier,
Et Nicolas, son fermier,
Niche dans une chaumière.

Le seigneur, dit-on tout bas,
Est jaloux de Nicolas.

Le manoir est fait de pierre,
La cabane est de cailloux ;
Mais le château, voyez-vous,
Porte envie à la chaumière.

Le seigneur, dit-on tout bas,
Est jaloux de Nicolas.

Le seigneur n'a rien à faire ;
Nicolas fait tout ici.
Le château jalouse aussi

Le travail de la chaumière.
Le seigneur, dit-on tout bas,
Est jaloux de Nicolas.

Le château fait grande chère ;
Mais, quand il peut s'échapper,
Le seigneur s'en vient happer
Les crêpes de la chaumière.

Le seigneur, dit-on tout bas,
Est jaloux de Nicolas.

Quelquefois, la nuit entière,
On danse dans le château ;
Mais, le soir, sur l'escabeau,
Comme on rit à la chaumière !

Le seigneur, dit-on tout bas,
Est jaloux de Nicolas.

Le seigneur ne dort plus guère,
Il a souvent des ennuis ;
Mais il voit, toutes les nuits,
Comme on dort à la chaumière !

Le seigneur, dit-on tout bas,
Est jaloux de Nicolas.

Le seigneur croit être père
De deux enfants blancs et blonds ;
Mais qu'ils sont rouges et ronds,
Les dix gars de la chaumière !

Le seigneur, dit-on tout bas,
Est jaloux de Nicolas.

Le seigneur à sa fermière
A fait la cour ; on l'a su :
Mais le château n'a reçu
Qu'un soufflet de la chaumière,

Le seigneur, dit-on tout bas,
Est jaloux de Nicolas.

TOINETTE ET TOINON.

Toinette et Toinon, sœurs jumelles,
Moitiés d'une même unité,
Toutes deux aimables et belles,
Plaisent par leur diversité.
L'une brille par la toilette ;
L'autre porte un simple linon :
 Voilà Toinette ;
 Voici Toinon.

Dans son boudoir, quand elle cause,
Toinette est la femme d'esprit ;
Qu'un souper la métamorphose,
C'est Toinon qui chante et qui rit.
Quand l'une est sévère et discrète,
L'autre ne sait pas dire non.
 Bonjour, Toinette ;
 Bonsoir, Toinon.

Mais parfois l'écheveau se mêle
Quand le fil est embarrassé,
L'ouvrage est terminé par celle

Qui ne l'avait pas commencé.
En prenant sa robe coquette,
La chrysalide perd son nom.
Adieu, Toinette;
Salut, Toinon.

Toinette, c'est Toinon en robe;
Toinon, c'est Toinette en jupon.
L'une sous l'autre se dérobe;
Mais entre elles je jette un pont!
Je fais ma révolte complète
Sans barricade et sans canon.
A bas Toinette;
Vive Toinon!

MES ENFANTS.

Air du Calife de Bagdad.

Voyez-vous le bel avantage
D'avoir été jeune à vingt ans !
Les matrones du voisinage
Me font honneur de leurs enfants. (*bis*)
Quand j'en aurais fait trois ou quatre,
Voilà-t-il pas de quoi me battre ?

Mais non, ma foi, (*bis*)
Ces enfants ne sont pas de moi.

Hortense, ma première amie,
Que j'entrevis à peine un jour,
Prétend que sa fille Eugénie
Est l'enfant aîné de l'amour. (*bis*)
Pour un baiser sans conséquence
Avoir une pareille chance !..

Non, par ma foi, (*bis*)
Cet enfant-là n'est pas de moi.

J'ai bien quelque part sur la terre
Un filleul qui porte mon nom ;
Sa mère, qui fut ma commère, (*bis*)
Prétend qu'il me ressemble... Non,
Je ne suis pas beau, c'est possible ;
Mais le malheureux est horrible.

Non, par ma foi, (*bis*)
Cet enfant-là n'est pas de moi.

En vain vous prétendez, Adèle,
Que vous n'aimez pas votre époux :
Cela ne prouve rien, ma belle,
Sinon que votre fils est roux, (*bis*)
Qu'il a le goût de la chicane,
Qu'il est avocat, Dieu le damne !

Non, par ma foi, (*bis*)
Cet enfant-là n'est pas de moi.

Jean, viens ici que je t'embrasse ;
Te voilà frais émancipé ;
Bon chien, dit-on, chasse de race :
Ton père fut souvent trompé. (*bis*)
Mais par la science tu brilles,
Et puis tu n'aimes pas les filles...

Non, par ma foi, (*bis*)
Cet enfant-là n'est pas de moi.

Le fils de mon propriétaire,
Chose étrange, est un bon vivant ;
 dépense l'or de son père,
Moitié mangeant, moitié buvant. (*bis*)
Mais, quand je lui lis notre histoire,
Son cœur ne bat pas pour la gloire!...
 Non, par ma foi, (*bis*)
Cet enfant-là n'est pas de moi.

Cependant tout le monde assure
Que Paul me ressemble : en effet,
Il a ma taille, ma tournure ;
Moi, je le trouve fort bien fait. (*bis*)
Puis il aime l'indépendance,
Le vin, les femmes et la France.
 Oui, par ma foi. (*bis*)
Celui-là peut être de moi.

LE DOCTEUR GRÉGOIRE.

Le docteur que j'ai
N'est pas agrégé ;
Il n'a ni cordons ni grades ;
Il est détesté
De la faculté :
Il guérit tous ses malades.
Ah ! le bon docteur
Et le remède admirable !
C'est une liqueur
Qu'on peut même prendre à table.

Quel plaisir,
Quel plaisir de boire
L'élixir
Du docteur Grégoire !

Il dit : Mes enfants,
Soyez bons vivants ;

Suivez bien mon ordonnance :

C'est la bonne humeur

Qui fait le bonheur;

Voilà toute la science.

Votre corps va mal?

Vite, prenez-moi ce verre ;

Si c'est le moral,

Buvez la bouteille entière.

Quel plaisir,

Quel plaisir de boire

L'élixir

Du docteur Grégoire!

Au pauvre ouvrier

Lassé du métier

Et qu'on veut mettre à la diète,

Il dit : Viens ici ;

Tiens, prends-moi ceci :

C'est de l'or dans ta cassette.

Et, quand il a bu

Le remède de Grégoire,

L'ouvrier fourbu

Se met à chanter victoire!

Quel plaisir,

Quel plaisir de boire

L'élixir
Du docteur Grégoire !

A qui voudrait voir
Tout le monde en noir,
Il met des lunettes roses ;
Aux pauvres rimeurs
Qui versaient des pleurs,
Il a fait chanter des choses..!
Il a guéri plus :
Deux ou trois cents journalistes,
Cent mille cocus
Et quatre socialistes.

Quel plaisir,
Quel plaisir de boire
L'élixir
Du docteur Grégoire !

Eh bien, la liqueur
De ce bon docteur
Est le jus d'une racine
Qui vient du Pérou,
De je ne sais où,
De Goleonde ou de la Chine. .

Non : c'est du raisin
Qui pousse dans la campagne,
Et qui fait du vin
D'Argenteuil ou de Champagne.

Quel plaisir,
Quel plaisir de boire
L'élixir
Du docteur Grégoire !

QUITTE A QUITTE.

Comme tu me trouvais belle,
Quand nous n'étions pas amis !
Ingrat ! tu m'avais promis
De m'être toujours fidèle.

— Oui, c'est vrai, ma foi,
Palmyre, je le confesse.
Mais m'avais-tu dit, à moi,
Que tu me trompais, traîtresse ?

Nous sommes quittes, voilà :
Quittons-nous et touchons là.

— Je n'avais que ma coiffure ;
Tu devais, dans les huit jours,
Sous un chapeau de velours,
Abriter ma chevelure.

— Oui, c'est vrai, ma foi,
Palmyre, je le confesse.

Mais m'avais-tu dit, à moi,
Qu'elle était fausse, traîtresse ?

Nous sommes quittes, voilà :
Quittons-nous et touchons là.

— Tu disais : Qu'un mois se passe,
Un seul, et, le mois d'après,
Tu contempleras tes traits
Devant une armoire à glace.

— Oui, c'est vrai, ma foi,
Palmyre, je le confesse.
Mais m'avais-tu dit, à moi,
Qu'ils étaient fardés, traîtresse ?

Nous sommes quittes, voilà :
Quittons-nous et touchons là.

— Tu me disais : Ma Palmyre,
Quand il fera froid dehors,
Nous cacherons ces trésors
Sous un schall de cachemire.

— Oui, c'est vrai, ma foi,
Palmyre, je le confesse.
Mais m'avais-tu dit, à moi,
Qu'ils étaient d'emprunt, traîtresse ?

Nous sommes quittes, voilà :
Quittons-nous et touchons là.

— Adieu donc. Je te renie.
Qui l'eût pu penser jamais,
Qu'un jour tu me quitterais
Pour cette sottie Eugénie?

— Oui, c'est vrai, ma foi,
Madame, je le confesse.
Mais m'aviez-vous dit, à moi,
Qu'Arthur vous plaisait, traîtresse?

Nous sommes quittes, voilà :
Quittons-nous et touchons là.

PERRETTE ET LE SORCIER.

Simples atours et robe blanche,
Gente tournure et frais minois,
Perrette, une main sur la hanche,
Perrette, un jour, allait au bois.
Seize ans au plus étaient son âge ;
Sur son chemin elle chantait
Une chanson de son village,
Et vers le bois toujours marchait.

Les roses sont ouvertes ;
Mes enfants, écoutez ma voix :
Quand les feuilles sont vertes,
Il ne faut pas aller au bois.

Perrette se perdit en route :
Dans le bois il faisait si noir !
Perrette regarde ; elle écoute,
Sans rien entendre et sans rien voir.
Soudain, au milieu du silence,
Paraît l'ombre du braconnier ;

Sur la pauvre fille il s'élança,
Car c'était un méchant sorcier.

Les roses sont ouvertes ;
Mes enfants, écoutez ma voix :
Quand les feuilles sont vertes,
Il ne faut pas aller au bois.

Le lendemain revint Perrette ;
Mais on ne la reconnut pas :
De la jeune fille coquette
L'âge avait alourdi les pas.
Son front, hélas ! avait des rides ;
Sa tête avait des cheveux blancs ;
Les bras tendus, les yeux humides,
Perrette chantait aux passants :

Les roses sont ouvertes ;
Mes enfants, écoutez ma voix :
Quand les feuilles sont vertes,
Il ne faut pas aller au bois.

Voilà le récit qu'au village
On faisait au coin du foyer ;
Et tous les enfants, d'âge en âge,
Croyaient Perrette et le sorcier.

Mais aujourd'hui, les jeunes filles,
Sitôt que revient le printemps,
S'en vont courir sous les charmilles,
Et n'écoutent plus leurs parents.

Les roses sont ouvertes ;
Mes enfants, écoutez ma voix :
Quand les feuilles sont vertes
Il ne faut pas aller au bois.

SATAN MARIÉ.



Satan dit un jour : Je commence
A m'ennuyer.

Je veux, pour faire pénitence,
Me marier.

Quand j'aurai passé mon envie,
Je veux recommencer ma vie.

Satan, crois-moi.

La femme est plus fine que toi.

Avec sa dague rouge et bleue,
Il coupa tout,
Griffes et poils, cornes et queue,
Jusques au bout.

Il éteignit les étincelles
Qui jaillissaient de ses prunelles.

Satan, crois-moi,

La femme est plus fine que toi.

Il prend figure, esprit, noblesse,
Et va partout

Cherchant beauté, grâce, sagesse,
Argent surtout.

Il avise une jeune fille
Sage, bien en dot et gentille.

Satan, crois-moi,
La femme est plus fine que toi.

Avec Agnès sa fiancée

Il est uni.

La foule à l'église est pressée ;
Tout est fini.

Que va dire Agnès déplorable,
Quand elle connaîtra le diable ?

Satan, crois-moi,
La femme est plus fine que toi.

Un an, puis deux ans se passèrent ;
Ne changeait pas.

Griffes ni poils ne repoussèrent,
Ni queue, hélas !

Ses yeux restaient tristes et mornes ;
Rien ne reparut... que les cornes.

Satan, crois-moi,
Ta femme est plus fine que toi.

LA GAIETÉ FRANÇAISE.

Qu'en ont-ils fait de l'esprit de nos pères,
Ces jeunes gens austères,
Ces vieillards de vingt ans ?

Filles, venez apporter des perruques
Pour ces têtes caduques
Que flétrit le printemps.

Quoi, mes amis, verrons-nous en silence,
Sur la terre de France,
Ces graves mouchérons
Se rehausser sur leurs jambes roidies,
Comme des tragédies,
Ou comme des hérons ?

Eh quoi ! changer la gaité diaphane
Pour la morgue anglicane
Ou le flegme germain ?
Fermer la porte à cette belle fille,
Dont le regard pétille,
Et qui vous tend la main ?

Quoi ! n'avoir plus de fougue sympathique
Que pour la politique
Et son hideux pathos ;
Pour aboyer devant la foule acerue,
Comme on voit, dans la rue,
Des chiens devant un os !

Attendez donc que votre corps se penche
Et qu'une barbe blanche
Vous ait fait écouter ;
Et vous aurez alors cet avantage
D'avoir acquis par l'âge
Le droit de radoter.

Mais non : jentends sa voix qui nous appelle
Avec une crécelle
Et des airs triomphants ;
Son front vermeil rayonne d'espérance ;
La gaité, c'est la France ;
Nous sommes ses enfants.

Un pampre vert orne sa chevelure,
Qui, jusqu'à sa ceinture,
Tombe en festons joyeux.
C'est la beauté qui rit quand on la touche,
Et sait ouvrir la bouche
Sans fermer ses grands yeux.

Elle se plaît à l'épigramme folle,
A l'esprit qui s'envole
Sans jamais s'arrêter ;
Dans un flacon elle perd la mémoire ;
Elle chante après boire
Et boit après chanter.

Entre nos bras retenons-la captive,
Et que chaque convive
La couronne de fleurs.
Qu'un monde froid lui refuse un asile ;
Donnons-lui domicile
Dans le fond de nos cœurs.

Oui, conservons notre longue jeunesse
Dans une forteresse
Qui ne se rendra pas ;
A nos neveux léguons cet héritage
Qui vivra d'âge en âge
Après notre trépas.

Et si j'étais le dernier de la race
D'Épicure et d'Horace,
Pères des bons vivants,
Avec Adèle, au fond d'une île indigne,
J'irais planter la vigne
Et faire des enfants !

LES BOUTONS.

Heureux garçons de tout âge,
Qui voulez garder toujours
La sainte horreur du ménage,
Avec l'amour des amours,
Fiez-vous à ma sagesse
Et retenez mes dictons :
N'ayez pas une maîtresse
Qui recouse vos boutons.

Un soir, certaine Artémise
Vit, en un certain moment,
Qu'un bouton, à ma chemise,
Manquait, je ne sais comment.
Elle dut à ma faiblesse
De le recoudre à tâtons...
N'ayez pas une maîtresse
Qui recouse vos boutons.

Le lendemain, grande affaire !
On veut tout voir en détail :

Nous dressons un inventaire
De mon linge, quel travail !
Nous comptons tout, pièce à pièce ;
Nous trions, nous inspectons...
N'ayez pas une maîtresse
Qui recouse vos boutons.

Dès lors, mes petits mystères
A ses yeux sont dévoilés ;
Elle a des droits sur mes terres,
Elle a des droits sur mes clés.
Au sein de ma forteresse
Elle installe ses plantons.
N'ayez pas une maîtresse
Qui recouse vos boutons.

Ainsi, de fil en aiguille,
Et de bouton en bouton,
Elle a chassé ma famille
Et m'a coiffé de coton.
Par la force ou par l'adresse,
On obtient tout des moutons ;
N'ayez pas une maîtresse,
Qui recouse vos boutons.

Je n'ai plus d'amis intimes,
Hormis Arthur... qui lui plaît :

Sauf les enfants légitimes,
Je suis un mari complet.
Le jour, nous crions sans cesse,
Et, la nuit, nous nous battons!...
N'ayez pas une maîtresse
Qui recouse vos boutons.

RÊVES ET RÉALITÉS.

Élançons-nous loin des sphères mortelles ;
Allons rêver dans ce monde divin,
Où l'âme glisse, où le corps a des ailes,
Où le printemps n'a jamais eu de fin ;
Où chaque fleur ne meurt que pour renaître...
Mais, sapristi ! comme le vent est frais !
Dépêchons-nous de fermer ma fenêtre ;
Couvrons-nous bien ; nous rêverons après.

Oui, je le sens, le ciel me vivifie ;
L'air est plus pur et le soleil plus chaud.
Tous ces humains dévorés par l'envie,
Qu'ils sont petits regardés de si haut !
Ce vil métal dont la terre fait gloire...
On frappe... Entrez... Hélas ! je l'ignorais :
C'est mon tailleur orné de son mémoire.
Payons toujours ; nous rêverons après.

Quels sentiments s'emparent de mon être ?
C'est la vertu, c'est la foi, c'est l'amour :

Non cet amour qu'un seul jour a fait naître,
Et qui s'enfuit emporté par un jour ;
Mais cette flamme idéale et rêveuse...
On frappe encore... Ah ! c'est un fait exprès !
Je n'ouvre pas... Tiens, c'est ma blanchisseuse :
Entrez, Anna... nous rêverons après.

Découvrez-vous, champs de la poésie,
Sur mon chemin épanchez vos trésors.
Qu'avec vos dieux je goûte l'ambrosie ;
Que le nectar pour moi coule à pleins bords !
Ah ! prolongez ma mortelle existence !...
Mais le soir vient... O douleur ! ô regrets !
Mon estomac réclame sa pitance !
Allons dîner ; nous rêverons après.

LA BALLADE AU MOULIN.

Au fond d'un pays sauvage,
Chez les mécréants,
Vivait un roi juste et sage,
Voilà bien longtemps.
Il était bon comme un père
Et riche comme la terre. —

Jean, fais tourner le moulin,
Mon sac n'est pas encor plein.

Ses sujets se révoltèrent
Contre le bon roi,
Et du trône le chassèrent,
On ne sait pourquoi.
Il erra de ville en ville ;
Un moulin fut son asile. —

Jean, fais tourner le moulin
Mon sac n'est pas encor plein

Là, sans gloire mais sans crainte,
Le roi travaillait.

Sans faire entendre une plainte,
Le meunier chantait.

Il dormait la nuit entière ;
Jadis, il ne dormait guère. —

Jean, fais tourner le moulin,
Mon sac n'est pas encor plein.

Mais, un jour, dans sa chaumière,
Vinrent bien des gens

Qui l'avaient chassé naguère :

Ils sont si changeants !

« Reprenez votre couronne. »

— « Non, dit-il, je vous la donne. » —

Jean, fais tourner le moulin,
Mon sac n'est pas encor plein.

« Ma femme sera meunière.

Meuniers, mes enfants.

L'eau coule dans la rivière,

Le blé pousse aux champs ;

Tout le reste change, change ;

Mais le pain toujours se mange. » —

Jean, arrête le moulin :

Voilà que mon sac est plein.

LES GROS MOTS.

Contons une histoire badine,
Sans reculer devant les mots.
Il est sûr, comme a dit Racine,
Que les meilleurs sont les plus gros.
Jeannot, villageois jeune et riche,
Rencontra Rose dans un pré,
Elle, simple comme une biche,
Lui, comme un vieux chasseur, madré.
Il lui dit... Que pût-il lui dire ?
Ah ! bah ! lâchons le mot pour rire .
Il lui dit... Il lui dit : « Bonjour ! »
 Ma foi, je le lâche ;
Tant pis pour celui qui s'en fâche !
 Il lui dit : « Bonjour. » (*bis*)
Et voilà comme on fait l'amour.

C'est que Rose était une blonde,
Mais blonde comme on n'en voit pas :
Grande, avec une taille ronde,
Large du haut, mince du bas.

Jeannot, plein d'ardeur et d'audace,
Allait, toutes voiles dehors ;
Mais, avant d'investir la place,
Il se rendit maître des forts.
Il lui prit... Que pût-il lui prendre?
Ah ! bah ! pourquoi vous faire attendre ?
Il lui prit... Il lui prit... la main !
Ma foi, je le lâche ;
Tant pis pour celui qui s'en fâche !
Il lui prit la main ; (*bis*)
Voilà comme on fait du chemin.

Pourtant, je ne saurais vous faire
Que Jeannot tremblait bien un peu ;
Il était comme un volontaire
Qui n'a pas encor vu le feu.
Il restait, la main dans la poche,
Ne sachant comment se tenir ;
Son cœur battait comme une cloche ;
Mais bref, il fallait en finir.
Il lui dit... Que dit-il encore ?
Ah ! bah ! parlons sans métaphore.
Il lui dit... Il lui dit... « Adieu ! »
Ma foi, je le lâche ;
Tant pis pour celui qui s'en fâche !
Il lui dit : « Adieu ! » (*bis*)
Et voilà comme on marche au feu.

Mais voilà bien une autre histoire ;
Le conte ne finit pas là.
Jeannot... Qui donc aurait pu croire
Qu'il fut capable de cela ?
Il lui fit... (Rose était si sage,
Qu'on n'y voulait ajouter foi.)
Il lui fit... (mais tout le village
Peut vous l'affirmer comme moi.)
Il lui fit... Que put-il lui faire ?
Ah ! bah ! ce n'est plus un mystère :
Il lui fit... Il lui fit... la cour !
 Ma foi, je le lâche ;
Tant pis pour celui qui s'en fâche !
 Il lui fit la cour ; (*bis*)
Voilà ce que c'est que l'amour.

LE CARNAVAL

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE

(1850)

AIR : *Des Comédiens ou de la Petite Margot.*

Je suis moulu, j'ai la tête fêlée ;
Quel cauchemar ! quel affreux bacchanal !
Mes chers amis, je viens de l'Assemblée ;
Nos députés fêtaient le carnaval.

Tous déguisés, ventrus ou démocrates,
Dissimulaient leurs voix et leurs talents ;
A droite étaient des diables écarlates ;
Sur la montagne erraient des pierrots blancs.

Et cependant le costume et le masque
Allaient si bien à chaque mannequin,
Qu'on ne voyait, dans la troupe fantasque,
Pas un paillasse et pas un arlequin.

L'archet en main, siégeait sur une table
Dupin-Musard, Dupin-Paganini,

Dupin poli, Dupin méconnaissable,
Dupin ganté, brossé, frisé, verni.

Thiers en chicard s'élançait à la danse ;
Gargantua sorti de son étui,
Il était grand, grâce à l'impertinence
De son plumet trois fois plus haut que lui.

Un autre avait les traits d'Alcibiade :
C'était Crémieux..... Près de lui, frais tondu,
Oubliant tout, ses mœurs et sa triade,
Pierre Leroux sautait comme un pendu.

Dans un fauteuil, était un petit père
Maigre et chétif, avec un habit vert ;
Je reconnus le masque de Voltaire :
Le croirait-on...? C'était Montalembert.

Il s'écriait : « Le pape n'est qu'un homme!... »
Il foudroyait les jésuites surpris :
Et je voyais les citoyens de Rome
Trembler devant le Romain de Paris.

Falloux et lui, joints par la destinée,
Sans être amis, ont le même drapeau ;
Ainsi l'on voit, sur une cheminée,
Près de Voltaire, un buste de Rousseau.

Une peau d'ours couvrait deux personnages
Qui, tour à tour, servirent les tyrans ;

Et les huissiers poursuivaient trois sauvages
Qui refusaient de toucher vingt-cinq francs.

Preux défenseur des veuves en souffrance,
Second ténor, des premiers au besoin,
Bac soupirait une tendre romance,
Et se tenait tranquille dans son coin.

Sur un amas de titres et de chartes,
Trônait Barrot, qui prévit Février,
Le grand Barrot, Barrot tireur de cartes,
Magnétiseur, somnambule et sorcier.

Il prédisait à monsieur La Palisse
Que nous mourrions avant d'être enterrés ;
A trois maris, qu'ils auraient la jaunisse,
A deux banquiers, qu'ils seraient décorés.

Le gros Thouret paraissait en abeille,
Favre en curé, Changarnier en pékin ;
Je vis Lagrange en marquis de la veille,
Avec Murat en roi du lendemain.

Molé chantait une ronde bachique,
Mauguin tonnait contre les avocats ;
Berryer criait : « Vive la République!... »
Greppo parlait, Charras ne parlait pas.

Dieu ! quel gâchis ! quel étrange amalgame !
Comment va-t-on les retrouver demain ?

J'ai vu Nadaud composant un gros drame,
J'ai vu Hugo, la truelle à la main.

Chacun des deux, par un échange honnête,
De son confrère avait pris la façon :
L'un bâtissait des murs comme un poète,
L'autre faisait des vers comme un maçon.

Pourtant, je vis aussi, je le confesse,
Des citoyens plus dignes de ce nom,
Loin de la foule, ainsi que la sagesse,
Loin des excès, comme on peint la raison.

Ils étaient peu, mais grande est l'espérance
Qui les soutient à travers les partis ;
Je saluai l'avenir de la France,
Et, tenant bien mes poches, je sortis.

En franchissant cette enceinte sonore,
Je vis, flairant la salle des élus,
Émile, et ceux qui n'y sont pas encore,
Avec Armand, et ceux qui n'y sont plus.

Dancez, sautez : le carnaval commence ;
Ouvrez la chambre et fermez l'Opéra ;
Déguisez-vous, députés de la France,
Déguisez-vous, et l'on vous aimera.

LES CONFESSIONS.

Victor, buvons. — Buvons, Adèle ;
La vérité sort du tonneau.
— Tu fus constant. — Tu fus fidèle.
— Que c'était bon ! — Que c'était beau !
— Je ne crois plus à tes promesses.
— Je me moque de tes serments.
— Victor, buvons à tes maîtresses.
— Buvons, Adèle, à tes amants.

Lorsque je te connus, Adèle...
— Quand je te rencontrai, Victor...
— Ta fleur était presque nouvelle.
— Tu n'avais pas vingt ans encor.
— J'étais dupe de tes tendresses.
— Et moi, de tes beaux sentiments.
— Allons, Victor, à tes maîtresses.
— Allons, Adèle, à tes amants.

— Je vois encor notre chambrette.
— Je vois toujours notre fauteuil.

- Te souvient-il de ma toilette?
- Te rappelles-tu mon orgueil?
- Le jour était plein de caresses...
- La nuit, grosse d'événements!...
- Allons, Victor, à tes maîtresses.
- Allons, Adèle, à tes amants.

- Ingrat! comme je fus trahie!
- Ingrate! comme j'étais bon!
- J'ignorais Hortense et Julie.
- J'aimais Alexandre et Léon.
- Soyons éléments pour ces traîtresses.
- Pour ces traîtres soyons éléments.
- Allons, Victor, à tes maîtresses.
- Allons, Adèle, à tes amants.

- Mais depuis ces beaux jours de fêtes...
- Mais depuis ces temps fortunés...
- Que de victimes as-tu faites?
- Que de gens as-tu ruinés?
- Combien as-tu chanté de messes?
- Combien as-tu fait de romans?
- Allons, Victor, à tes maîtresses.
- Allons, Adèle, à tes amants.

Adèle, tout me remémore...

- Oui, Victor, nos vieilles amours.

- Je pense que je t'aime encore.
- Je crois que je t'aime toujours.
- Tu mens, quoique tu te confesses.
- Tu te confesses, mais tu mens.
- Ah ! bah ! tant pis pour mes maîtresses !
- Ah ! bah ! tant pis pour mes amants !

LES CERISES DE MONTMORENCY.



Ma grand'mère vous dira
Que tout dégénère.
Si le siècle qui viendra
Ne vaut pas son père,
Nos descendants, Dieu merci,
En verrons de grises...
Allons à Montmorency
Cueillir des cerises.

Tout devient petit, petit,
Hommes comme femmes ;
Chez nous rien ne s'agrandit,
Excepté les drames.
Nous avons tout raccourci ;
Même les chemises...
Allons à Montmorency
Cueillir des cerises.

De Saint-Cloud à Charenton
Le flot monte et fume.

Où diable logera-t-on
Toute cette écume ?
On dit qu'à Bicêtre aussi
Les places sont prises...
Allons à Montmorency
Cueillir des cerises.

L'égalité doit régner ;
Nous pouvons l'attendre ;
Mais l'un ne veut rien donner,
L'autre veut tout prendre.
Quand ils auront réussi
Dans leurs entreprises...
Allons à Montmorency
Cueillir des cerises.

Du pays nous voudrions
Gérer les affaires ;
Dieu sait où nous envoyons
Tous nos ministères ;
Il est vrai que celui-ci...
Je dis des sottises...
Allons à Montmorency
Cueillir des cerises.

De nos droits électoraux
Oublions les charmes.

On peut vivre sans journaux,
Et loin des gendarmes.
J'ai vu passer par ici
Des patrouilles grises...
Allons à Montmorency
Cueillir des cerises.

LES ÉTRENNES DE JULIE.

Pour le jour de l'an, on assure
Que Julie a reçu trois dons :
L'un d'argent, l'autre de parure,
Et le troisième de bonbons.
Ce triple présent la relie
A trois temps plus ou moins heureux.
D'abord, il accuse, Julie,
Trois amoureux.

Mais l'argent, c'est le fond du vase,
C'est le dernier charme détruit ;
C'est la réalité sans gaze,
C'est l'amour en bonnet de nuit ;
C'est, dans sa dernière folie,
Cupidon goutteux et cassé ;
L'argent, avouez-le, Julie,
C'est le passé.

Les bijoux, c'est l'amour aimable
Qui croit en vous par vanité,

Qui, sans cesser d'être agréable,
Déjà songe à l'utilité.
L'or, qui sur votre cou se plie,
Peut se vendre en un cas pressant.
Les bijoux, voyez-vous, Julie,
C'est le présent.

Ces bonbons qui vous font sourire,
C'est l'illusion de vingt ans,
La croyance aux ailes de cire
Que fond le soleil du printemps :
C'est l'espérance non remplie
Qui va rêvant des cieux d'azur.
Les bonbons, ma chère Julie,
C'est le futur.

L'an prochain, à pareille fête,
Le futur sera le présent ;
Le passé prendra sa retraite ;
Le présent sera-t-il présent ?
Je sais que vous êtes jolie ;
Mais le temps est si rigoureux !
Vous n'aurez pas toujours, Julie,
Trois amoureux.

JE N'AIME PAS.

Je t'aime, tu m'aimes, il m'aime,
Nous nous aimons, vous vous aimez,
Ils s'aiment!... Voilà bien le thème
De tous ces mortels enflammés.
Il paraît que toute la terre
Fait l'amour du haut jusqu'en bas ;
Moi seul, dans ce grand phalanstère,
Je n'aime pas !

L'amour... Eh ! bien, est-ce ma faute
Si ce mot me poursuit partout ?
Le monde est une table d'hôte
Où l'on ne sert que ce ragoût.
Les petits bambins de huitième,
Les filles des pensionnats,
Tout cela sait dire : « Je t'aime ! »
Je n'aime pas !

Dans les théâtres, quelles gammes
De l'Odéon au boulevard !

On aime, jusque dans les drames,
A coups de pied et de poignard.
Dans les ballets, on aime en danse ;
En grands airs, dans les opéras ;
Dieu sait comme on aime en romance...

Je n'aime pas !

Que de sottises il débite,
Ce maudit amour ! Ah ! pour Dieu,
Mariez-vous donc au plus vite,
Et jetez de l'eau sur le feu.
Mais non : le vieux bois reprend flamme ;
Ma portière adore ses chats,
Et mon voisin aime sa femme...

Je n'aime pas !

Enfin, dans toutes les carrières,
Je ne vois que des amoureux :
Banquiers, commis ou couturières,
Gais ou tristes, riches ou gueux,
Veuves, garçons ou demoiselles,
Laquais, modistes, avocats !
Et les bêtes s'aiment entre elles !...

Je n'aime pas !

AUGUSTE

ÉTUDIANT DE DIXIÈME ANNÉE.



Auguste est un étudiant
Qui fit son droit à la Chaumière,
Toujours chantant, jouant, riant ;
Aujourd'hui, c'est une autre affaire ;
Il se range et devient austère.

Oui, mais plus d'un voisin prétend
Qu'il ne peut plus faire autrement.

C'est juste :

Mariez-vous, Auguste.

Il avait des amis barbus,
Vieux compagnons de ses bombances ;
Maintenant, on ne le voit plus
Hanter les cafés, ni les danses,
Ni ses mauvaises connaissances.

Parbleu ! c'est qu'il n'a plus d'amis ;
Ils sont avocats ou commis.

C'est juste :
Mariez-vous, Auguste.

Il n'était bruit, dans son quartier,
Que de ses galantes prouesses ;
Il scandalisait son portier ;
Maintenant il fait cent promesses
De n'avoir plus que deux maîtresses.

Mais sa portière me soutient
Que pas une, hélas ! ne revient.

C'est juste :
Mariez-vous, Auguste.

Il avait trente créanciers :
D'abord sa blanchisseuse Annette,
Ses tailleurs et ses chapeliers
Et sa marchande à la toilette :
Mais il ne fait plus une dette.

Sans doute : son traiteur me dit
Qu'on ne lui fait plus de crédit.

C'est juste :
Mariez-vous, Auguste.

Il ne sera pas avoué
Pour gruger la pauvre pratique,

Agent d'affaires trop roué,
Notaire filant en Belgique,
Ni même avocat platonique.

Parbleu ! dit-on, je le crois bien,
Puisqu'il ne sera jamais rien.

C'est juste :

Mariez-vous, Auguste.

LES DIEUX.

Les Dieux s'en vont, disent les sages :
La raison a tué la foi.
Sur un océan plein d'orages,
Plutôt que de voguer sans loi,
Rendez-nous la mythologie
Avec ses Dieux grands et petits ;
Faites-nous croire à la magie :
Tous les Dieux ne sont pas partis.

Quelle est cette blonde Déesse
Qu'un temple ne peut contenir ?
Inclinez-vous : c'est la jeunesse
Qui s'élançe vers l'avenir.
Elle a l'audace ; elle veut croire
A tous les nobles appétits,
A l'amour et même à la gloire :
Tous les Dieux ne sont pas partis.

Auprès d'elle est la folle fille
Qui d'un banquet fait son autel ;

Ses yeux sont un flambeau qui brille,
Sa voix est un rire éternel.
Elle chante toutes les causes,
Elle boit à tous les partis ;
C'est la gaîté jetant des roses :
Tous les Dieux ne sont pas partis.

Avec plus d'art et de mystère,
Un Dieu gouverne tous nos sens :
L'amour, aussi vieux que la terre,
Aussi jeune que le printemps.
Par ses tourments ou par ses charmes
Il tient nos cœurs assujettis,
Plein de plaisirs et plein de larmes :
Tous les Dieux ne sont pas partis.

Et toi, qui des seules injures
Veux toujours prendre la moitié,
Baume de toutes les blessures,
Salut à toi, sainte amitié !
Malheureux qui n'rait l'empire
Des liens qu'il n'a pas sentis !
Plus malheureux qui les déchire!..
Tous les Dieux ne sont pas partis.

Mais non : ces Dieux imaginaires
Ne sont que les rayons du jour.

Un seul maître verse à nos sphères
Le soleil, la vie et l'amour.
Pour les grands il fit la clémence,
Le courage pour les petits;
A tous il donne l'espérance :
Tous les Dieux ne sont pas partis.

BOISENTIER.

Boisentier, banquier blond et maigre,
Possède une femme, un commis,
Un petit domestique nègre,
Quelques parents et des amis.
De son épouse doit lui naître
Un joli petit héritier :
De quelle couleur va-t-il être ?
— Il sera blond, dit Boisentier.

Son commis, un garçon capable
Et fort habile à calculer,
Assure qu'il est vraisemblable
Que l'enfant va lui ressembler :
Il sera, s'il chasse de race,
D'un roux ardent comme brasier,
D'un roux qu'on ne voit qu'en Alsace.
— Il sera blond, dit Boisentier.

Mais un des cousins de Madame,
Arthur est certain de son fait ;

On n'est pas plus sûr de sa femme :
Le petit sera son portrait.
Cent raisons le portent à croire
Qu'il sera charmant cavalier,
Qu'il aura la moustache noire.

— Il sera blond, dit Boisentier.

Amis et voisins, tous ensemble,
Tous, excepté le moricaud,
Veulent que l'enfant leur ressemble,
Qu'il soit gros, maigre, grand, courtaud,
Moyen, beau, laid, chétif, énorme ;
Bref, chacun veut spécifier
Sa couleur, son poids et sa forme.

— Il sera blond, dit Boisentier.

Enfin le jour fatal arrive ;
Tous les prétendants sont venus :
Docteur présent, foule attentive,
Paris proposés et tenus.
On apporte un objet noirâtre
Qui se met d'abord à crier...
L'enfant se trouve être un mulâtre...

— Il sera blond, dit Boisentier.

CHUT!



Grand-papa, vous êtes sévère ;
Un seul mot vous met en courroux :
Il faudrait, pour vous satisfaire,
Avoir soixante ans comme vous.
Pourtant, si nous devons en croire
Ce qu'on nous dit de votre histoire...

— Chut ! mes enfants, parlez plus bas :
Cela ne vous regarde pas.

— Lorsque vous lisiez sans lunettes,
Lorsque vous marchiez sans bâton,
Vous ne traitiez pas de sornettes
Tout ce que vous faisiez, dit-on.
Même, à ce que prétend grand'mère,
Vous étiez un joyeux compère...

— Chut ! mes enfants, parlez plus bas :
Cela ne vous regarde pas.

— Allons, vous pouvez nous le dire :
Vous étiez grand, mince et châtain ;
Vous conviendrez que, sous l'empire,
Vous fûtes un peu libertin.
On conte plus d'une aventure ;
Même notre voisine assure...

— Chut ! mes enfants, parlez plus bas :
Cela ne vous regarde pas.

Hé ! faudrait-il donc qu'à votre âge
On n'eût pas été jeune aussi ?
Certe on s'amusait... davantage...
Mais plus décemment, Dieu merci.
Et puis les femmes et les filles,
De mon temps, étaient si gentilles!...

— Chut ! grand-papa, parlez plus bas :
Ceci ne nous regarde pas.

LE COUCHER.



Viens, la nuit nous prête
Son ombre discrète ;
Tout est paisible et sans bruit.
La ville repose ;
Dans ma chambre close,
Nous sommes seuls, à minuit.

Viens : Pose ton pied humide
Près du foyer bienfaisant ;
Lève ce voile timide ;
Quitte ce châle pesant.

Laisse que je tienne
Ta main dans la mienne,
Et ne parlons que de toi ;
Dis-moi ton histoire ;
Mais laisse-moi croire
Que tu n'as aimé que moi.

Détache ta chevelure
Qui retombe en ondoyant,

Et cette étroite ceinture,
Et ce col impatient.

Que le flot qui mène
La nacelle humaine
Vienne à nos pieds se briser !
Faisons-nous un monde,
Et que se confonde
Notre vie en un baiser !

De la robe qui te gêne
Ouvrons les plis familiers ;
Tu gémiss sous la baleine ;
Délivrons les prisonniers.

Que puis-je te dire ?
Ce que je désire
Se devine en se cachant ;
Le discours que j'aime
Est toujours le même :
Les oiseaux n'ont qu'un seul chant.

Viens, ma honteuse colombe ;
Tu n'as plus d'autre merci
Que cette gaze qui tombe...
Mais non : reste encore ainsi.

Que la blanche toile

Laisse encore un voile
Entre ton cœur et mon cœur :
Sur ta gorge nue,
Que soit retenue
Cette dernière pudeur.

Non. C'est trop de vœux timides :
Ouvre tes sens aux plaisirs ;
Livre à mes baisers avides
Tes beautés et tes desirs !...

Viens, la nuit nous prête
Son ombre discrète ;
Tout est paisible et sans bruit.
La ville repose ;
Dans ma chambre close,
Nous sommes seuls, à minuit.

BONHOMME.

Vous ne savez pas mon âge ?
J'ai bientôt quatre-vingts ans :
Après un si long voyage
On a connu bien des gens.
Mais je suis bon camarade,
Et toujours jeune d'humeur ;
Je ne suis jamais malade ;
J'ai bonne jambe et bon cœur.

C'est Bonhomme
Qu'on me nomme ;
Ma santé, c'est mon trésor ;
Et Bonhomme vit encor.

Il pleut ? J'ai mon parapluie ;
Il fait froid ? j'ai mon manteau.
Si par hasard je m'ennuie,
Je m'en vais voir couler l'eau.
La nature tutélaire
Veille sur les passereaux ;

Je laisse tourner la terre ;
Je ne lis pas les journaux.

C'est Bonhomme
Qu'on me nomme ;
Ma gaiété, c'est mon trésor ;
Et Bonhomme rit encor.

J'avais assez de richesse ;
Mais je fus trop obligeant,
Ce qui fait qu'en ma vieillesse
Je n'ai pas beaucoup d'argent.
A quoi pourrais-je prétendre ?
Les petits vivent de peu ;
J'ai du vin et du pain tendre,
Et le soleil du bon Dieu.

C'est Bonhomme
Qu'on me nomme ;
Ma santé, c'est mon trésor ;
Et Bonhomme vit encor.

De tous côtés j'entends dire :
« Que ces jeunes gens sont fous ! »
Je ne fus meilleur ni pire
Que la plupart d'entre vous.
Eh ! quoi ? pour des peccadilles
Gronder ces pauvres amours ?

Les femmes sont si gentilles !...
Et l'on n'aime pas toujours.

C'est Bonhomme
Qu'on me nomme ;
Ma gaité, c'est mon trésor ;
Et Bonhomme rit encor.

Rien ne peut plus me surprendre :
Là-bas j'irai sans regret ;
Et, quand il faudra m'y rendre,
J'aurai mon paquet tout prêt.
J'ai fait quelque bien sur terre,
Bientôt je n'en ferai plus ;
Quand je serai sous la pierre,
Je veux qu'on mette dessus :

« C'est Bonhomme
Qu'on me nomme ;
Ma gaité fut mon trésor. »
Mais Bonhomme vit encor !

LA LIGUE DES MARIS.

Maris bénins, maris honnêtes,
Maris trompés, maris trompeurs,
Maris de toutes les couleurs
Et maris de toutes les têtes ;
Maris bernés, maris jaloux,
Maris enfin, unissons-nous,
Et tendons notre piège aux loups.

Les loups sont les célibataires,
Ces vauriens, ces mauvais sujets,
Qui vivent à tous les crochets
Et chassent sur toutes les terres.
Qu'ils sont heureux, les malheureux !
Leur bonheur demande vengeance :
Fondons une grande alliance ;
Inventons des rusés contre eux.

Maris bénins, maris honnêtes,
Maris trompés, maris trompeurs,
Maris de toutes les couleurs

Et maris de toutes les têtes ;
Maris bernés, maris jaloux,
Maris enfin, unissons-nous,
Et tendons notre piège aux loups.

Il faut les prendre par les pattes ;
Connaissez enfin les moutons !
Avec impudence mentons :
Sachons nous montrer diplomates.
Disons que le bien souverain
Ne réside qu'en un ménage ;
Que jamais le moindre nuage
Ne trouble notre ciel serein.

Maris bénins, maris honnêtes,
Maris trompés, maris trompeurs,
Maris de toutes les couleurs
Et maris de toutes les têtes ;
Maris bernés, maris jaloux,
Maris enfin, unissons-nous,
Et tendons notre piège aux loups.

Perçons-les de nos épigrammes :
Fi donc ! être seul ici-bas !
Un ange ne vous sourit pas ;
Voyez la douceur de nos femmes.
Ah ! lorsque votre tour viendra,

Vous verrez quelle différence !
Quels nouveaux trésors d'espérance,
D'amour, de joie et cœtera !...

Maris bénins, maris honnêtes,
Maris trompés, maris trompeurs,
Maris de toutes les couleurs
Et maris de toutes les têtes ;
Maris bernés, maris jaloux,
Maris enfin, unissons-nous,
Et tendons notre piège aux loups.

Bref, agissons par les contraires ;
Tournons la lunette à l'envers :
D'or et de fleurs couvrons nos fers,
Emmiellons toutes nos misères.
Ainsi poussés, traqués, chargés,
S'il se décident, pauvres hommes,
A devenir ce que nous sommes,
Il suffit, nous serons vengés !

Maris bénins, maris honnêtes,
Maris trompés, maris trompeurs,
Maris de toutes les couleurs,
Et maris de toutes les têtes ;
Maris bernés, maris jaloux,
Maris enfin, unissons-nous,
Et tendons notre piège aux loups.

Mon cher ami, l'on te marie ;
Songes-y bien, tu l'as promis.
Mais entraîne quelques amis
Dans notre sainte confrérie.
J'en connais dix, dix loups-garous ;
Tâche qu'ils soient bientôt des nôtres ;
Nous rirons tous les uns des autres :
Mal partagé semble plus doux.

Maris bénins, maris honnêtes,
Maris trompés, maris trompeurs,
Maris de toutes les couleurs,
Et maris de toutes les têtes ;
Maris bernés, maris jaloux,
Maris enfin, unissons-nous,
Et tendons notre piège aux loups.

LOUISE.



J'ai commencé trop de romans
Dont le premier mot est : « Je t'aime. »
Ma bouche a fait tant de serments,
Que mon cœur n'y croit plus lui-même.
 Pourtant, cette fois,
 Plus rien n'y conçois,
Si mon âme n'est pas bien prise.

 Combien de jours,
 O mes amours,
Durerez-vous avec Louise?

Vous dire de quelle façon
L'amour m'entraîna devers elle...
Toujours cette vieille chanson
Contient quelque note nouvelle.
 Elle avait des chants
 Si doux et touchants,
Qu'il faut toujours qu'on les redise.

 Combien de jours,

O mes amours,
Durerez-vous avec Louise ?

Ah ! malgré tout, il restera
Au fond du cœur une croyance ;
La blessure se rouvrira
Que referme l'expérience.
Je veux croire en toi ;
Garde-moi la foi
Que tu ne m'avais pas promise...

Combien de jours,
O mes amours,
Durerez-vous avec Louise ?

Regarde le bout du chemin
Et compte l'heure qui s'envole.
Non. Que nous importe demain,
Puisque aujourd'hui nous tient parole ?
Reste entre mes bras,
Et ne comptons pas :
Que « toujours » soit notre devise !...

Combien de jours,
O mes amours,
Durerez-vous avec Louise ?

LA CHANSON DE TRENTE ANS.

Le temps fuit, ma belle maîtresse :

Nous voici rendus

A l'endroit où la route baisse,

Pour ne monter plus.

Regarde l'horizon céleste

Qui va se fermer.

Dépensons l'argent qui nous reste :

Laisse-moi, laisse-moi t'aimer.

Dans tes yeux je puisais l'ivresse :

Ils vont se ternir ;

Ils n'auront de notre jeunesse

Que le souvenir.

Le soleil, qu'incline l'automne,

Perdra tous ses feux.

Mais sa flamme en tes yeux rayonne ;

Laisse-moi contempler tes yeux.

Ton front était pur et limpide :

Les ans accomplis

Vont bientôt marquer d'une ride
Ce marbre sans plis.
Tes cheveux tomberont sans gloire,
Blanchis par le temps ;
Mais ta chevelure est si noire !
Livre-moi tes cheveux flottants.

Quand l'hiver étendra sa glace
Sur ces traits creusés,
Ta joue aura perdu la trace
De mes longs baisers.
Ta lèvre aura perdu, ma belle,
Ses sourires d'or.
Mais ta bouche est la fleur nouvelle ;
Laisse-moi t'embrasser encor.

Tu n'auras plus ce col d'hermine
Que je découvrais,
Ni cette taille souple et fine
Que tu me livrais ;
Ni ta gorge non retenue
Que j'aimais alors...
Mais si riche est ta gorge nue !
Laisse-moi compter mes trésors.

Quoi ! Plus rien, ma belle maîtresse,
Plus rien aujourd'hui ?

Les désirs, fils de la jeunesse,

Avec elle ont fui.

Quoi ! Rien, quand s'éteint cette flamme,

Pour la rallumer ?

Mais l'amour embrase mon âme !

Laisse-moi, laisse-moi t'aimer.

LA SOLUTION.

1854.

On nous promet des merveilles :
Nous interrogeons les cieux ;
Nous ouvrons les deux oreilles,
Nous écarquillons les yeux.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là-haut,
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

Par les passions contraires
Les hommes sont désunis ;
Et nous avons tant de frères,
Que nous n'avons plus d'amis.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là-haut,
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

Chaque cause a son apôtre ;
L'un prétend que Dieu le veut :
Dieu ne le veut pas, dit l'autre ;
Entendez-vous, s'il se peut.

Bon, bon ! Remplis mon verre ,
Nous avons quelqu'un là-haut,
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

Mon portier, tous les dimanches,
Est rouge comme le feu ;
Mes blanchisseuses sont blanches ;
Mon marchand de vin est bleu.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là-haut,
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

Un malade se lamente ;
Il appelle un médecin
Il en vient sept cent-cinquante
De la Garonne au Bas-Rhin.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là-haut,

Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

L'un l'attaque par derrière,
Avec des moyens nouveaux.
Il lui faut du riz, dit Pierre ;
Paul ordonne des pruneaux.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là-haut,
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

Il n'est plus temps que l'on rie :
Armons-nous et combattons ;
Il faut sauver la patrie ;
Nous sommes bourgeois... votons !

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là-haut
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

La patience a ses bornes ;
Voisin, il faut en finir :
Nous allons montrer les cornes ;
Qu'on sache à quoi s'en tenir.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là-haut,
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

Prenons de sacrés emblèmes
Pour effrayer les poltrons :
Faisons-nous peur à nous-mêmes,
Quand nous nous regarderons.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là-haut,
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

Nous voulons un capitaine
Digne de pareils soldats :
Nommons tous Croquemitaine,
Pour qu'il ne nous mange pas.

Bon, Bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là-haut,
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

Que chacun à nu se montre :
Mes amis, dépouillons-nous,

Êtes-vous pour, ou bien contre,
Sacrebleu ! Prononcez-vous !

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là-haut,
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

.

La nature est immortelle ;
Il est encor de beaux jours ;
Ma maîtresse est toujours belle,
Mes amis m'aiment toujours.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là-haut,
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

LE PHALANSTÈRE. *

Tu veux, mon gaillard,
Changer la machine ronde,
Et faire, un peu tard,
Le bonheur de tout le monde? —

Ah! tant mieux!

Rendons les hommes heureux,
Mon compère;

Rendons les hommes heureux,
Et vive ton phalanstère,
Mon compère!

Pour guérir nos maux,
Voyons, que fais-tu? — Des phrases?

Tu forges des mots,
Tu nous ranges dans des cases? —

Bien plutôt,

Donne-nous la poule au pot,
Mon compère;

Donne-nous la poule au pot,
Et vive ton phalanstère,
Mon compère!

Du monde surpris
Tu rétablis l'équilibre ;
Heureux les maris !
La femme redevient libre !.. —
C'est un tort :
Rends-la fidèle d'abord,
Mon compère ;
Rends-la fidèle d'abord ,
Et vive ton phalanstère,
Mon compère !

Sans doute la mer
T'a rendu souvent malade :
De son flot amer
Tu fais une limonade. —
Sois plus fin :
Change l'océan en vin,
Mon compère ;
Change l'océan en vin,
Et vive ton phalanstère,
Mon compère !

On me dit tout bas
Que, comme faveur dernière,
Tu nous orneras
D'un bout de queue au derrière... —
Mais avant,

Embellis-nous par devant,
 Mon compère ;
Embellis-nous par devant,
Et vive ton phalanstère,
 Mon compère !

Tu n'es qu'un savant ;
Mais je vois tes camarades
 Traduire souvent
Tes leçons en barricades... —
 Halte-là !
On peut s'aimer sans cela ,
 Mon compère ;
Va, crois-moi, restons-en là,
Et laisse tòn phalanstère,
 Mon compère.

THÉRÈSE.



AIR : *Fanfare de l'hallali par terre.*

La brune Thérèse
A vingt amoureux,
Et j'en suis bien aise,
Car je suis l'un d'eux.
Elle est si gentille,
Nous sommes si fous !
Elle est bonne fille
Et nous aime tous.

Mais c'est autre chose
Qui nous rend heureux :
Savez-vous la cause
De vingt amoureux ?

C'est qu'elle a pour plaire
De si noirs cheveux

Tombant jusqu'à terre,
Et de si grands yeux!...
Prunelles de flamme
Et contours d'argent ;
Des grâces de femme
Et des pieds d'enfant.

Non, c'est autre chose
Qui nous rend heureux :
Savez-vous la cause
De vingt amoureux ?

C'est que son corsage
Est bien arrondi,
Fripon son visage,
Son air étourdi,
Sa taille comprise
Entre les dix doigts ;
C'est qu'elle se grise
Quinze fois par mois.

Non, c'est autre chose
Qui nous rend heureux :
Savez-vous la cause
De vingt amoureux ?

C'est qu'elle est si bonne,
La gentille enfant !

C'est qu'elle pardonne
Ce qu'elle défend :
C'est que sa voix chante,
La nuit et le jour ;
C'est qu'elle est savante
Aux jeux de l'amour.

Non, c'est autre chose
Qui nous rend heureux :
Savez-vous la cause
De vingt amoureux ?

Le don invisible
Qui la fait aimer,
C'est chose impossible,
Hélas ! à nommer.
L'homme de la fable
En jugeait ainsi,
Qui disait au diable :
« Défrise ceci. »

Et voilà la chose
Qui nous rend heureux :
Vous savez la cause
De vingt amoureux.

Chasseurs, en campagne !
Battons les forêts ;

Parcourons montagne,
Taillis et marais !
Thérèse, ma brune,
Toujours je te vois,
Quand je vois la lune
Au milieu des bois.

LE LION D'OR.

AIR : *Fanfare du Renard.*

Allons, en chasse (1) !
C'est un renard
Et sur sa trace
La meute part. —

Que l'on se presse ;
Donnez du cor...
J'attends l'hôtesse
Du Lion d'or. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;

(1) Le refrain : Allons, en chasse ! etc., doit être chanté par le chœur qui est censé s'éloigner, et qui, à partir du milieu de la chanson, doit s'affaiblir graduellement jusqu'à la fin.

Et sur sa trace
La meute part. —

Poussez la bête
Loin du terrier :
Je suis en quête
D'autre gibier. —

Allons, en chasse !
C'est un renard :
Et sur sa trace
La meute part. —

Elle est plus belle
Que les Amours :
Je n'aime qu'elle
Depuis deux jours. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part. —

J'ai sa promesse
Et plus encor...
J'attends l'hôtesse
Du Lion d'or. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part. —

Avant l'aurore
Je l'attendais :
Le soleil dore
Mes verts volets. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part. —

On la dit veuve
De trois maris :
J'en fais l'épreuve
Au même prix. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part. —

Un jour d'ivresse
Vaut un trésor :

J'attends l'hôtesse
Du Lion d'or. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part. —

Mon amour veille
Entre deux draps :
Je tends l'oreille ;
Je tends les bras. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part. —

Mais la cruelle
N'arrive pas. .
On vient... C'est elle :
J'entends ses pas. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part. —

Non, je m'en vante ;
C'est mieux encor ·
C'est la servante
Du Lion d'or.—

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part.

LE DIX-CORS.



AIR : *Fanfare du cerf dix-cors.*

Le seigneur de la Mare
Est venu, l'automne dernier,
Me prier
D'aller, près de Tarare,
Piller sa cave et son gibier.
La chasse se prépare :
Le lendemain, nous accourons,
Dix lurons.

Au château de la Mare,
Pendant dix jours
Ont duré nos amours.

La baronne était belle,
Et pour nous son cœur soupirait ;
Il paraît :
Car toujours auprès d'elle

Quelqu'un des chasseurs demeurait.

La chose était bizarre ;
Mais le baron qui le voyait,
En riait.

Au château de la Mare,
Pendant dix jours
Ont duré nos amours.

Chacun trouva sa place ;
Chacun eut ses bravos gratis,
Et ses bis ;
Et l'amoureuse chasse
Dura dix jours : nous étions dix ;
Dix jours, je le déclare ,
Puisque j'eus pour moi le dernier
Tout entier !

Au château de la Mare,
Pendant dix jours
Ont duré nos amours.

On a forcé la bête ;
On a pris le cerf aux abois :
Et son bois
Est placé sur la tête
Du baron qui revient du bois.

Qu'on sonne la fanfare !
C'est bien un dix-cors, dieu merci :
Le voici...

Au château de la Mare,
Pendant dix jours
Ont duré nos amours.

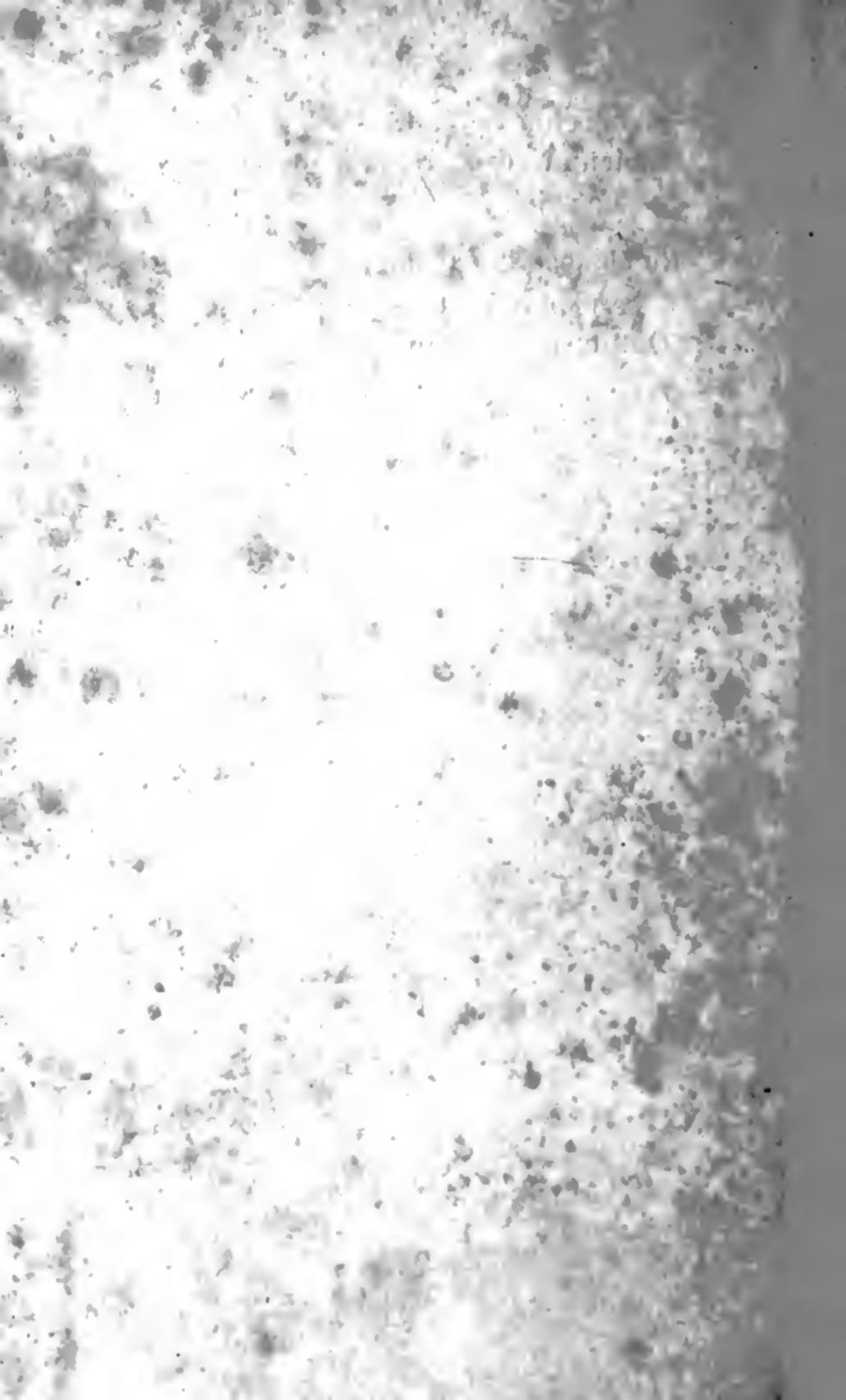


TABLE DES MATIÈRES.



	Pages.
AVANT-PROPOS : A mes Amis.....	v
Vieille histoire.....	1
Un banquet.....	3
L'invalidé.....	8
Les reines de Mabile.....	10
Volupté.....	15
Nous sommes gris.....	17
Lo feu.....	21
x A Béranger.....	23
La lorette de la veille.....	25
La lorette du lendemain.....	30
Le melon.....	34
L'automne.....	37
Trompette.....	39
Je m'embête.....	43
Ma femme n'est pas là.....	46
Voilà pourquoi je suis garçon.....	48
Ivresse.....	51

	Pages.
Mon lit.....	53
Madeleine.....	58
Aujourd'hui et demain.....	62
Ma clé.....	64
" Adèle " <i>(type de Lorette)</i>	67
Les plaisirs sont trop courts.....	70
Les mois.....	72
La chaumière.....	74
Les grands-pères.....	80
L'inconnu.....	82
Un propriétaire.....	84
Ursule.....	89
Au coin du feu.....	91
Les fiacres.....	94
Les poisons.....	97
Palinodie.....	99
Voyage en Icarie... <i>(Cabet)</i>	103
Les pauvres d'esprit.....	106
Beauté.....	108
Amour et mariage.....	111
Macédoine..... <i>(Fourier, Cabet)</i>	114
Je pêche à la ligne.....	117
Les peuples.....	120
Je ris.....	123
Pastorale.....	126
Le souper de Manon.....	129
x <u>Chauvin</u>	132
Le champagne.....	135
Une fée.....	138

	Pages.
Dans cinquante ans.....	140
Les hommes utiles.....	142
Fantaisie.....	143
Les rats.....	147
Les écrevisses.....	150
La meunière et le moulin.....	153
Jean qui pleure et Jean qui rit.....	156
La kermesse.....	159
Pierrette et Pierrot.....	162
Les écus.....	163
Un mari malheureux.....	168
May.....	172
Est-ce tout?.....	176
Les deux.....	178
Le vieux tilleul.....	180
Le quartier latin.....	182
Les amants d'Adèle.....	187
Monsieur Bourgeois.....	189
Le château et la chaumière.....	192
Toinette et Toinon.....	193
Mes enfants.....	197
Le docteur Grégoire.....	200
Quitte à quitte.....	204
Perrette et le sorcier.....	207
Satan marié.....	210
La gaieté française.....	212
Les boutons.....	213
Rêves et réalités.....	218
La ballade au moulin.....	220

	Pages.
Les gros mots.....	222
Le carnaval à l'assemblée nationale.....	225
Les confessions.....	229
Les cerises de Montmorency.....	232
Les étrennes de Julie.....	235
Je n'aime pas.....	237
Auguste.....	239
Les dieux.....	242
Boisentier.....	245
Chut!.....	247
Le coucher.....	249
Bonhomme.....	252
La ligue des maris.....	255
Louise.....	259
La chanson de trente ans.....	261
La solution.....	264
Le phalanstère.....	269
Thérèse.....	272
Le Lion d'or.....	276
Le dix-cors.....	281



